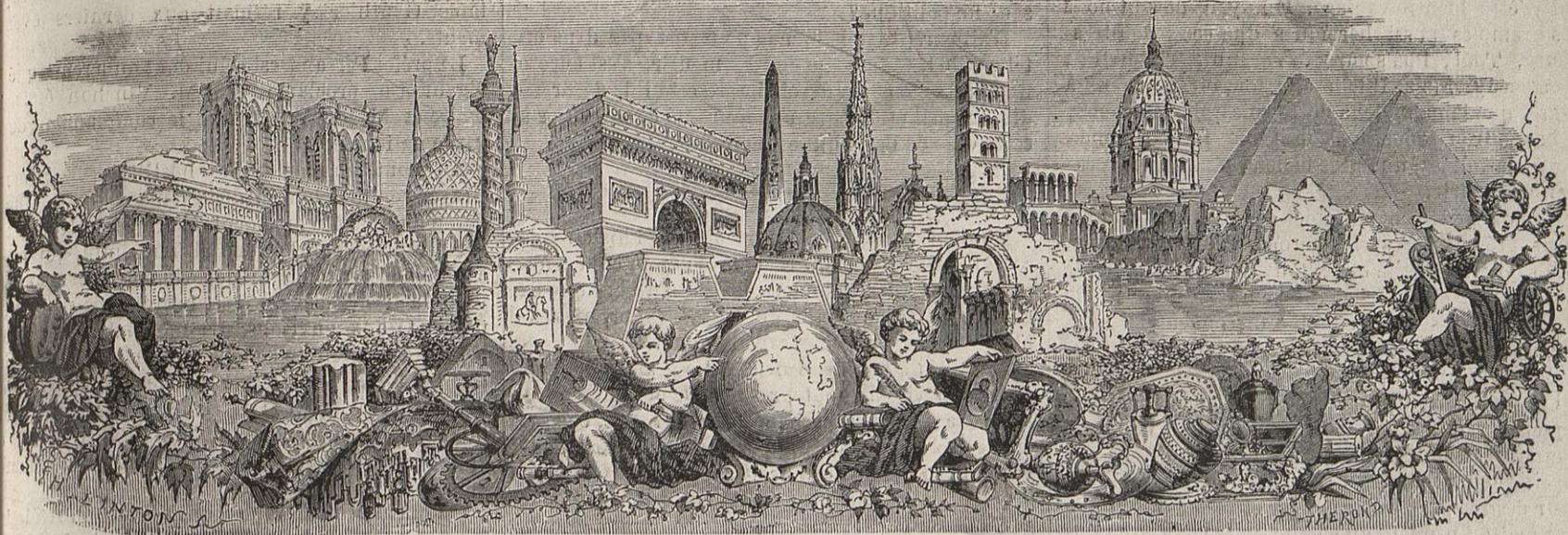


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique

à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 701. — 17 Sept. 1870.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement ou accompagnée d'un bon sur Paris ou sur le poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Bulletin de la guerre. — Souvenirs de l'invasion, par Lorédan Larchey. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — La petite Marie, par Louis Dépret. — Théâtres, par Charles

Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante.

GRAVURES : Le château de Bellevue, près de Sedan. — Arrivée du roi de Prusse au château de Bellevue. — Porte de Sedan où le capitaine Lauriston plaça le drapeau parlementaire. — Quartier général de Sedan, la sous-préfecture. — Bombardement de Sedan. — Incendie de

Mouzon par les Prussiens. — Napoléon III conduit par les hussards de la mort. — Les Prussiens mitraillés à travers le port des Pêcheurs. — Le 3^e zouave refusant de capituler. — Les spahis quittant Paris pour aller contribuer à sa défense en dehors de l'enceinte. — La ville de Metz avant l'investissement. — La ville de Toul. — La forteresse de Laon avant l'explosion. — Les mobiles de Bretagne. — Echees et rébus.



Le château de Bellevue, près Sedan, dans lequel a eu lieu l'entrevue entre Guillaume I^{er} et Napoléon III. — (D'après le croquis de M. Moullin, notre correspondant.)

COURRIER DE PARIS

On dit que le suicide est contagieux; l'héroïsme doit l'être bien davantage. En ayant devant nous des exemples aussi héroïques que ceux de Strasbourg, Toul, Phalsbourg, Verdun, Thionville, Montmédy, Metz, Bitche et Laon, on se prend à penser que jamais, dans notre misérable existence, nous ne trouverons, tous tant que nous sommes, Français valides, une plus belle et plus sainte occasion de mourir.

Que ceux qui sont enfermés dans Paris aient toujours présent à l'esprit l'héroïsme de Strasbourg; qu'ils aient éloigné d'eux tout ce qui peut amolir leur courage et toucher leurs cœurs au moment de la suprême résistance; qu'ils descendent en eux-mêmes et soient prêts à paraître à tout instant devant celui qui voit tout.

C'est à chacun de juger par lui-même s'il doit accepter le sacrifice que veulent s'imposer certaines femmes assez dévouées pour ne pas quitter leurs foyers pendant le siège. Il en est d'assez stoïques pour désirer partager le danger et rester au seuil de leur maison pendant que les hommes vont aux remparts ou luttent dans les forts. J'estime qu'on doit les laisser accomplir saintement leur mission d'épouses; mais il faut éloigner les enfants; ceux-là du moins peuvent oublier, et si Dieu nous appelle devant lui, quand les orphelins demanderont où est leur père, les mères en deuil leur répondront qu'il est mort pour la patrie, et qu'en mourant il leur a laissé le sublime héritage d'une vie pure et d'une fin qui est un exemple, un honneur qui les ennoblit à jamais et les engage devant l'avenir.

Il nous est impossible d'envisager autrement la situation; mais nous n'avons ni exaltation ni ivresse; nous conservons notre sang-froid en face de l'épouvantable destinée qui attend cette grande ville de Paris; mais nous savons qu'elle a charge d'âmes, qu'elle est l'objectif du monde entier; que du Nord au Midi, des tropiques brûlants aux pôles glacés, les nations attentives nous regardent et nous jugent; elles se demandent si nous sauverons le drapeau de la civilisation et si nous saurons mourir.

Il ne s'agit plus de la vie d'une certaine quantité d'individus; il s'agit de la vie de la France. Il faut tenter d'arrêter l'ennemi sous nos murs, pour permettre à la nation tout entière d'organiser la défense et de harceler l'ennemi. Il s'agit de savoir si, oui ou non, la France vivra demain, et si nous serons rayé à jamais de la liste des nations.

Si nous ouvrons nos portes, si nous n'avions d'autre préoccupation que celle de la paix à tout prix, nous pourrions vivre sans doute; Paris, la ville lâche et efféminée verrait bienôt s'effacer la trace des ennemis; ses théâtres resplendiraient de lumière, ses promenades seraient sillonnées d'équipages; aux milleueurs des becs de gaz, on verrait, comme autrefois, scintiller ses étalages et circuler la foule sur ses boulevards; mais on dirait à tout jamais: « Les enfants de Paris sont des lâches, les femmes de Paris sont des courtisanes éhontées; elles ont agité leurs mouchoirs à l'approche de l'ennemi, et ce sont les dignes compagnes de ces efféminés et de ces sans cœur. »

C'est une mission qu'il faut accomplir, c'est un devoir qu'il faut accepter dignement, simplement; cela est. L'heure de cette nécessité invraisemblable est réellement venue, et rien ne saura nous y soustraire.

Assez de fois Paris a compromis la France par ses coups de tête, ses fantaisies et son attitude; le moment est venu de racheter tout cela par un immense sacrifice. N'est-ce pas Paris qui a eu ces horribles journées de juin 1848, qui ont failli livrer la France tout entière à ceux qui, sans pitié, déclarent la guerre à la société et à la famille? Que

Paris se lève, et que septembre 1870 fasse oublier juin 1848.

D'ailleurs, Moncey a défendu Paris en 1815, l'École polytechnique est morte aux buttes Chaumont. Est-ce que nous ne ferons pas ce qu'ont fait nos pères épuisés par vingt ans de lutte, par des guerres de géant, sans argent, sans population virile, sans foi politique?

D'ailleurs, tout le monde ne meurt pas dans un tel combat, et tous dussent-ils mourir, c'est encore une nécessité et un devoir imprescriptible de prendre un fusil et de faire une muraille de son corps à cette ville de Paris qui est notre mère.

Ne nous pressons pas trop d'écrire l'histoire de cette funeste invasion. Sous le coup de ces événements successifs, quand la relation authentique de chaque journée exigerait un volume entier, on s'expose à des inexactitudes sans nombre.

La capitulation de Sedan, cette grande douleur et cette inévitable honte, reste enveloppée de ténèbres; chaque général échappé à ce désastre, chaque officier, chaque soldat apporte un document nouveau et rectifie une erreur.

Quand on pense qu'on en est encore à savoir si le général De Failly, qui certes fut pour une grande part dans ce désastre, est bien véritablement mort, comment tenter de raconter la série des événements?

Pour nous, jusqu'alors, le général de Wimpffen avait été l'éditeur responsable, non pas de la déroute, car Wimpffen n'a jamais faibli, mais du moins de la signature de la capitulation, et maintenant nous voyons au contraire qu'il figuré parmi ceux qui n'ont pas voulu s'engager à ne plus porter les armes contre la Prusse pendant cette campagne. Que d'obscurités, que de faits contradictoires! Ne nous hâtons donc point, attendons toutes les pièces du procès pour juger sainement.

Déjà Nancy, qu'on avait stigmatisé comme une ville qui n'avait pas fait son devoir, recouvre son prestige. On raisonne, on voit cette ville n'ayant à opposer, à tout une armée, que quatre-vingts fusils à peine maniés par des pompiers, et la France relève M. Polevin et M. Welche du verdict qu'elle avait rendu contre eux.

L'histoire de la citadelle de Laon n'est pas plus avérée.

Le fait est là. Laon s'est rendue, et la citadelle a sauté. Est-ce un accident, est-ce le fait de l'héroïsme du général commandant la citadelle, ou celui du garde du génie qui a mis, de son initiative privée, le feu à la mine pratiquée en vue d'une extrémité à laquelle on avait été réduite? Tout est encore mystérieux dans cette affaire. Le fait subsiste et il est héroïque; à qui revient la part d'honneur, c'est ce qu'on saura peut-être à l'heure où paraîtront ces lignes, mais ce que nous ne savons pas encore.

M. Charles Dasmazes, qui fut procureur général à Laon et qui aujourd'hui est juge au tribunal de la Seine a conservé d'étroites relations avec la ville de Laon: c'est lui qui nous fournit les documents dessinés nécessaires pour bien faire comprendre au public ce qui vient de se passer dans la citadelle, et ce qui, jusqu'à nouvel ordre, reste la vérité pour nous.

Laon est une ville de neuf mille habitants; c'est la patrie de Méchain, le célèbre astronome; du maréchal Serrurier, de Suin et de ce même général Wimpffen qui remplaça Mac-Mahon à la bataille de Sedan.

La ville est située sur une hauteur défendue par une forteresse qui constitue un ouvrage militaire important, développé par Henri IV, qui s'en empara en 1594. Déjà, en 1419, Laon avait joué un rôle, le duc de Bourgogne l'avait livrée aux Anglais.

La ville est murée; la citadelle, juchée à une hauteur énorme, commande la route de Reims. Napoléon et Blücher s'étaient livrés, sous les murs de cette ville, une bataille indécise et sanglante, les 8 et 9 mars 1814, et quand le premier empereur

partit pour l'exil, il dit en passant au pied de cette citadelle: « Que n'ai-je connu la force de cette position? j'aurais pu m'y enfermer avec une armée. »

Dans ces derniers temps, des officiers du génie le commandant Le Camus, les capitaines Lejeune et Lefèvre avaient développé les travaux et le capitaine Gauthier y résidait aux derniers événements.

Le préfet Ferrand est celui dont on a remarqué la vigoureuse proclamation; M. Vinchon était maire et M. de Vilestivaud le commandant de la garde nationale.

Au commencement des hostilités, le général Brayer commandait le département; on le jugea digne d'un commandement à l'armée du Rhin, et il fut remplacé par le général Thérémín, qui avait commandé autrefois le département, et, ayant atteint la limite d'âge, s'était retiré dans une petite propriété aux environs. La loi nouvelle lui avait permis de reprendre son épée; il prit le commandement et forma le projet de se défendre dans la citadelle. Il connaissait la force de la position, n'avait que fort peu de canons, mais était bien muni et appuyé du reste par un certain nombre d'hommes de bonnes troupes.

Quand le général Vinoy, qui n'avait pu rejoindre Mac-Mahon, battit en retraite sur Paris, le général de Maud'huy rassembla toutes les troupes que Thérémín commandait et abandonna Laon à douze cents gardes mobiles de l'Aisne, jeunes gens braves mais peu exercés et appartenant aux arrondissements de Saint-Quentin et de Laon.

La municipalité, préoccupée de la difficulté de défendre cette ville assez étendue, avait fait plusieurs démarches pour obtenir une garnison sérieuse; les démarches restèrent sans résultat, il fallait couvrir Paris. Quant au général Thérémín, il observait aux fonctionnaires qu'il comprenait la situation difficile de la ville, mais qu'avant toute chose, lui, général français, devait se préoccuper de l'honneur du drapeau.

Tout porte à croire qu'il fit creuser la mine, avec l'appui des gardes du génie et de quelques hommes dévoués, et attendit les événements.

Le vendredi, il déjeuna tranquillement à l'hôtel du Chevreuil, puis se rendit à la citadelle; il y fut bientôt rejoint par le conseil municipal, qui accompagnait des officiers d'état-major prussiens qui précédaient un détachement faisant partie du corps d'armée du prince de Mecklembourg-Schwerin.

Thérémín écouta les parlementaires, parut se rendre à leurs raisons, fit évacuer le fort par la jeune mobile, et resta avec l'état-major ennemi et une partie des troupes. Malheureusement, si on en croit les dépêches prussiennes, un grand nombre de jeunes gens de la ville restaient encore avec eux.

C'est alors qu'une épouvantable détonation se fit entendre; la citadelle sautait: le sol violemment soulevé, la caserne, la poudrière, et les assistants disparaissaient dans un nuage de fumée.

On ne se rend pas encore bien compte de ce qui était arrivé. On suppose qu'un garde du génie, qui était dans la confiance du général, a mis le feu aux poudres et a pris sa part de l'héroïsme du vieux Thérémín.

S'il en est ainsi, et c'est probable, voilà un héros et voilà un martyr de la patrie. Assez de fois déjà Thérémín avait dit qu'il ne devait avoir souci que de l'honneur du drapeau et qu'il ne pouvait que plaindre la ville, que d'ailleurs on pouvait l'évacuer.

Le nom de la ville de Laon, celui de Thérémín et le nom obscur de ce garde du génie, doivent être inscrits sur le livre d'or de la patrie. Et peut-être malheureusement, aussi le nom des mobiles morts avec eux.

C'est avec de tels exemples qu'on détermine l'enthousiasme et qu'on sauvera la France.

M^{me} de la Ferronnays, qui fait partie de la Société de secours aux blessés, et qui, à côté de M^{me} de Flavigny, déploie un courage et un patriotisme qui lui font le plus grand honneur, vient d'assister à l'at-

freux spectacle qu'offrent la ville de Sedan et ses alentours.

Nous avons là, paraît-il, des milliers de blessés qui sont couchés par terre, sans matelas, sans couvertures, sans chirurgiens, sans bandages et sans nourriture et secours d'aucune sorte.

Comme elle apportait de Paris quelques provisions, ces malheureux se jetaient sur elle avec une avidité qui ne se décrit point, et elle dut partager son pain par petits morceaux. A celui-ci, elle donnait une goutte de vin, et les regards avides des autres portaient envie à celui qu'on venait de secourir.

Pas de médecins, pas d'abris, pas de charpie, pas de pain! C'est horrible cette guerre, et soient maudits dans l'histoire ceux qui nous l'ont imposée.

A deux lieues avant d'arriver à Sedan, les chevaux blessés errent à l'aventure en poussant des hennissements; la route est jonchée de morts; à peine les blessés sont-ils relevés; les cuirasses, les caissons, les armes de toute sorte, sont là, épars sur le sol.

Quand on connaît la ville de Sedan, active aux jours de paix, pleine de manufactures, de métiers, habitée par une population ouvrière assez pauvre, comment comprendre que cent mille soldats ont pu être ainsi agglomérés, sans qu'il en résulte l'horrible famine et le dénûment sans pareil?

D'ailleurs, il paraît que déjà, le jour de la bataille, quand les Français entrèrent, leur première préoccupation fut de se jeter sur les vivres, de piller les aliments de toute sorte; ces malheureux n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures, et ces soldats hâves, exténués, pressés par un ennemi effroyablement supérieur en nombre, avaient déjà épuisé les ressources du pays, qui est tout industriel et n'offre que des ressources assez restreintes.

Dans un moment aussi grave, nous ne saurions trop recommander le sang-froid à tous ceux qui, citoyens, soldats, gardes nationaux, gardes mobiles, apportent leur part de dévouement aux intérêts de la chose publique.

D'abord à l'article des espions. Personne plus que nous ne sait jusqu'à quel point la Prusse a joué de ce perfide instrument: elle les a enrégimentés, administrés, divisés en sections, en spécialités, et j'ai cité, je crois, ici même, cet incroyable exemple d'un officier prussien engagé comme berger dans une des fermes du Domaine, sur le plateau de Satory.

Conduisant son troupeau sur ces hauteurs, il assistait chaque jour aux expériences de toute nature qui se faisaient au polygone de Satory, constatait les résultats, mesurait la portée, étudiait les moindres particularités de chaque manœuvre, et faisait ses rapports à son inspecteur général.

On n'en finirait pas si on écrivait l'histoire anecdotique de l'espionnage prussien pendant la campagne de France. Cependant, il est nécessaire de conserver son calme, de réfléchir, de se rendre à l'évidence, et de ne point tomber dans l'exès qui fait voir un espion dans chaque passant.

Déjà, le jour de la proclamation de la République, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, nous avons dû pérorer devant la foule pour arracher à sa fureur un pauvre diable qui n'était pas plus un espion que nous n'en sommes un nous-même. Hier, c'était autre chose, on s'en prenait à qui? à un *réchappé*; à un héros modeste, un pauvre cavalier en lambeaux, qui avait traversé toute la France sur un cheval sans selle et s'en était allé à Versailles. Après avoir disputé sa vie aux caïons prussiens, il soutenait une lutte sérieuse contre des gardes nationaux trop zélés.

Cela se passait dans un village à la porte de Paris. Les gardes affairés, l'arme au bras, réunis devant leur maire, attendaient toujours une proie qui ne venait pas s'offrir, quand on vit passer sur la route une voiture contenant des fusils. Ces armes, posées dans une charrette recouverte d'une banne, n'étaient même pas cachées par une bâche, et le charretier, dans son innocence, s'en allait les bras ballant, tandis que la sentinelle groupait autour d'elle tous ces gardes oisifs qui réfléchissaient

sans doute au nombre de leurs voisins de campagne qui étaient sans fusils, et à ces mystérieux wagons trouvés à la gare du Nord.

En un instant ce fut une tempête; le pauvre diable de charretier, ahuri, déclara qu'il venait de Paris, qu'il allait à Dampierre et qu'il accomplissait un devoir.

Du reste, il révélait que deux autres voitures venaient derrière, et, qu'en avant on trouverait une énorme voiture chargée de fourrages sous lesquels on avait caché 25,000 cartouches.

Un habitant du village passe dans un tilbury, il prend avec lui deux officiers, les gardes s'arment, c'est une véritable expédition; on ramène la poudre et les armes, et, par la même occasion, comme se trouvait sur la route le soldat du 1^{er} hussards dépenaillé, crotté, meurtri, on le cerne et on l'em-mène.

Le pauvre diable était un peu *en riolle*, il jurait qu'il ne craignait pas la mort, ouvrait sa chemise en présentant sa poitrine et hurlait à ces bons bourgeois en armes:

— Fusillez-moi donc, Prussiens!

Au fond, c'était très-comique mais hélas! ces paniques-là ont leur danger.

Nous passions par là, nous entrons, on croise je ne sais combien de baïonnettes; nous passons néanmoins avec l'aplomb qui caractérise les hommes qui sont décidés à faire leur devoir.

On voulait à toute force que ce pauvre diable fût Prussien et espion; il riait à se tordre, on redoublait de fureur; alors il pleurait ou restait muet, essayant en vain de désarmer ces hommes innocents et qui, manquant de Prussiens pour le quart d'heure, cherchaient un aliment.

Tout allait s'embrouiller et on le mettait sous les verroux. Je réclame la parole, je proteste et déjà je suis suspect.

— Voulez-vous faire une expérience? dis-je à l'autorité compétente.

Interrogez le devant moi, je connais tous les officiers de son corps. S'il répond d'une façon péremptoire, je vous prie de mettre ce pauvre diable en liberté. Il va à Versailles, où tous les trainards et les réchappés de la cavalerie vont se reformer.

On accepte.

- Quel est votre régiment?
- 1^{er} hussards.
- Votre colonel?
- Prince de Bauffremont.
- A-t-il été blessé à Sedan?
- Non, et il a chargé à notre tête.
- Votre lieutenant-colonel?
- Le marquis de Gantès.
- Est-il mort ou blessé?

— Il est blessé à la cuisse, son cheval a été tué, et il a continué son service; c'est un rude soldat le marquis.

— Je vous en prie, messieurs, dis-je, tout cela est exact, j'ai des nouvelles de tous ces officiers, ils sont prisonniers à Sedan et n'ont pas voulu signer la capitulation; au lieu de vilipender ce pauvre soldat, vous devriez l'héberger et lui faire fête.

C'était des braves gens, tous ces gardes nationaux, ils avaient envie de bien faire, qui est-ce qui en doute? En bien, voyez ce que c'est que le zèle sans l'intelligence, le pauvre troupière fut bloqué, mis au poste, et nous ne pûmes l'arracher à la vindicte des citoyens armés contre les Prussiens.

Et les voitures d'armes?

Ah! les voitures, c'était encore plus naïf, et jamais on ne vit de telles rumeurs; on allait répétant d'un bout à l'autre du pays: « Voyez-vous, quel aplomb, ces Prussiens? ils désarment Paris, et ils sont si roués qu'ils ne couvrent même pas les fusils! »

Et c'étaient des menaces, des vanteries, des paniques, des commérages de vieille femme, des ébahissements d'enfant. Chacun voulait voir la voiture, et tout autour de la place on entendait les plus étranges propos: « Aussi, je me disais bien, ces chevaux-là n'ont pas l'air de chevaux français. » — Comme si la charrette arrivait directement de Berlin!

Enfin, bref, le duc de Luynes voulait généreusement armer ses populations, et avait envoyé, dans des voitures dont les plaques portaient son nom, chercher les armes et les munitions destinées à ses villages.

Il est clair qu'on aurait dû les faire escorter ces armes; mais enfin, c'était si simple, un doigt sur le télégraphe, un renseignement demandé et on s'épargnait ces rumeurs.

Le soir, nous étions à plusieurs lieues de l'endroit en question, et la boule de neige avait grossi. Il est probable qu'à cette heure-ci les bruits les plus extraordinaires circulent au sujet de cette séquestration.

Et mon pauvre hussard, en attendant, aura couché au poste. Dieu sait! il est même capable d'y être encore, parce que j'avoue que tout cela l'avait un peu exalté, et qu'il s'écartait légèrement des règles de la civilité puérile et honnête à l'égard des gardes nationaux.

Les *bizets* surtout l'exaspéraient beaucoup.

Cependant, ne rions plus, il y a là un enseignement, et si j'ai raconté cette petite histoire, il faut à toute force en tirer un enseignement.

Du calme, du sang-froid, pas d'exaspération, pas de panique. Pas trop de confiance non plus, mais enfin, raisonnons nos soupçons et rendons nous à l'évidence.

Dans des circonstances aussi graves que celles où nous nous trouvons, n'aggravons pas les choses par ces ahurissements et ces soupçons.

Soyez donc qu'il suffirait, par le temps qui court, qu'un mauvais citoyen montrât du doigt un excellent patriote en le faisant passer pour Prussien, pour que le pauvre homme, qui n'en pourrait mais, fût écharpé par la foule ou mis dans la nécessité de prouver ce qu'on ne peut pas toujours prouver, surtout aux yeux de ceux qui sont prévenus.

Et pendant le siège qui nous pend au nez, ce sera plus grave encore.

Donc, du calme, de l'énergie, du patriotisme et du sang-froid.

De même que le Gouvernement se dispose se scinder et à partir pour Tours, afin de pouvoir rester en communication avec la France; les journaux, afin de pouvoir communiquer avec leurs abonnés, vont dédoubler leur rédaction et paraître à la grâce de Dieu dans les villes qui seront encore à l'abri de l'invasion.

A Tours d'abord, où M. Crémieux représentera le Gouvernement, à Bordeaux ensuite, à Marseille enfin, à bord d'un bâtiment s'il le faut, là où sera la France pour l'instant.

La Liberté commence la première, M. Léonce Detryat, qui était lieutenant de vaisseau avant d'être directeur de *la Liberté*, a repris ses épaulettes et va embarquer sur *la Gironde*, il passera par Bordeaux, où M. Émile de Girardin va le suppléer dans la rédaction. M. Paul de Saint-Victor et M. Charles Joliet se sont transportés là pour l'aider dans la rédaction.

Le *Monde illustré*, évidemment, devra en arriver là. Le directeur du journal s'est déjà préoccupé de cette circonstance inouïe d'un peuple tout entier chassé de ses foyers, de la semence du journalisme brutalement renversée par l'invasion, et dans ce moment on étudie l'organisation difficile d'un journal comme le nôtre dédoublé, l'un paraissant à Tours et pouvant s'adresser de là au monde entier; l'autre satisfaisant les abonnés de Paris.

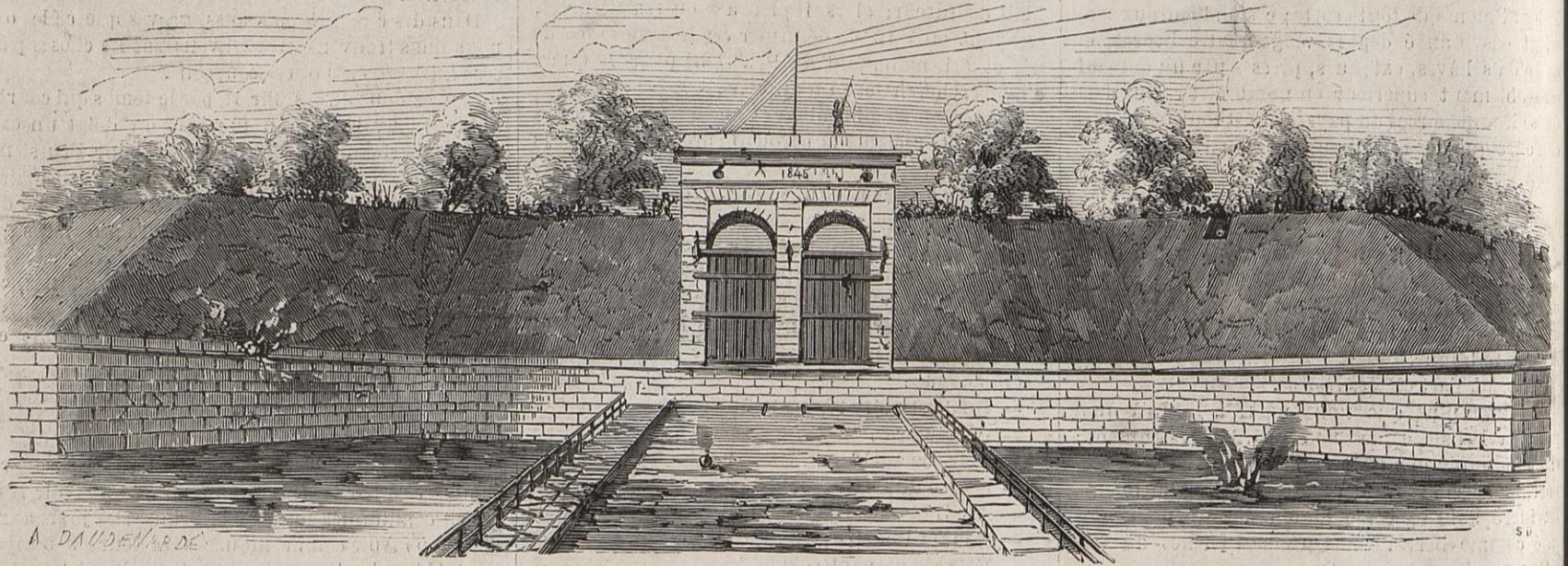
Le point important est celui-ci, savoir ce qui se passe à Paris pendant le siège, le fixer par le burin, et, plus tard, quand nous serons revenus à la paix, dans une situation normale, reprendre ces numéros curieux et apprendre là l'histoire dessinée du siège.

Espérons que tout cela est encore suspendu. Cependant, nous avons lieu de croire que le jour même où on lira ces lignes, le général Vinoy sera engagé devant Paris.

CHARLES YRIARTE.

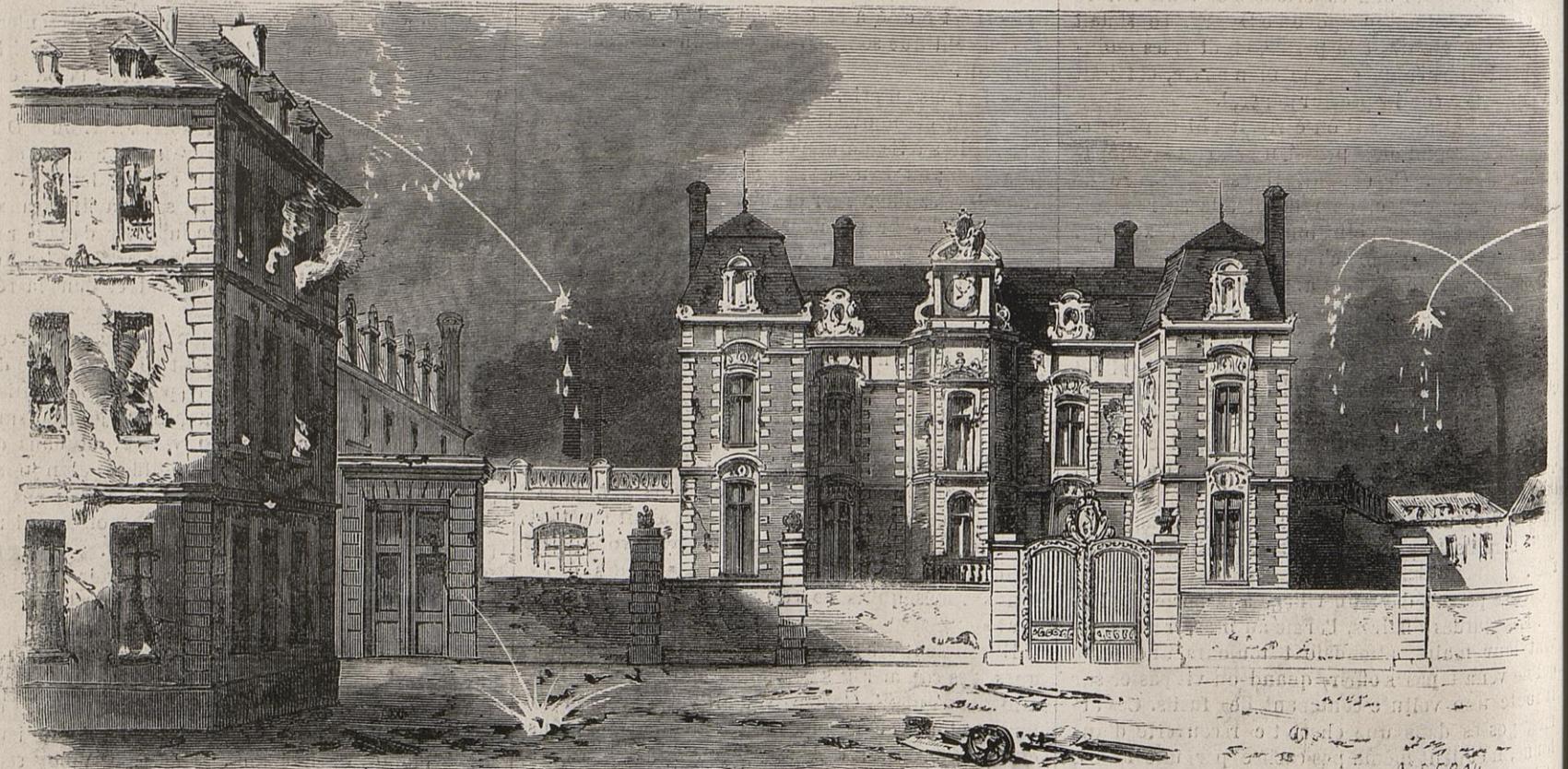


Arrivée du roi de Prusse au château de Bellevue.



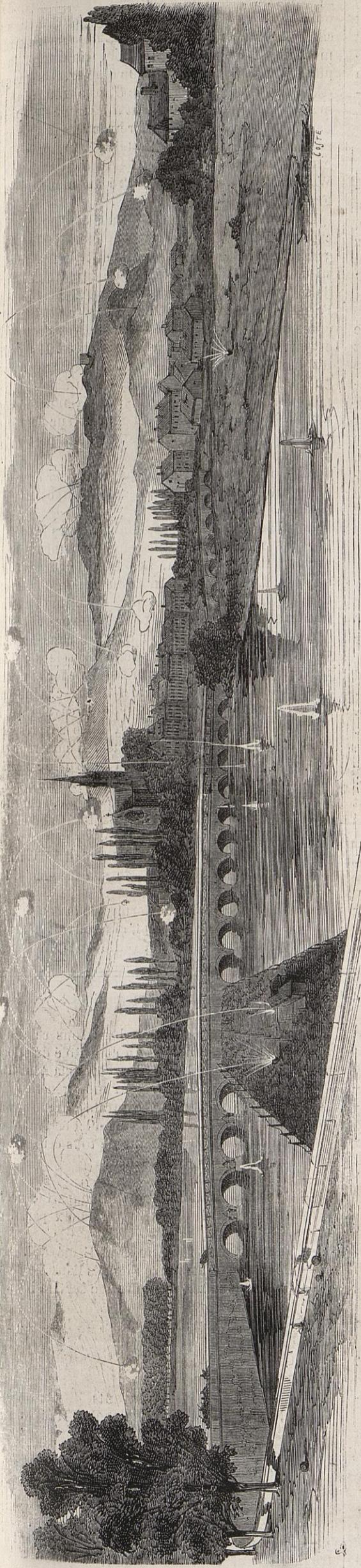
A. DAUDET, R.D.E.

Porte de Sedan où le capitaine Lauriston plaça le drapeau parlementaire pour la reddition de la place.



A. BÉRY

Quartier général de Sedan. — La maison où fut rapporté Mac-Mahon blessé. (1^{er} plan à gauche) — La sous-préfecture. — (D'après les croquis de M. Moullin.)



Bombardement de Sedan. — Positions des ennemis sur les collines environnantes.



Incendie de Mouzon par les Prussiens. — (Croquis de M. Moullin, 30 août, 10 heures du soir.)

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Peu à peu le jour se fait sur cette fatale capitulation de Sedan, qui a livré une armée française à l'ennemi et l'empire à la justice de l'histoire.

Nous ne savons pas tout encore, mais brin à brin, récit par récit, épisode par épisode, la vérité se constituera, et on saura alors sur qui la responsabilité de cette triste journée doit retomber tout entière.

Nous savons déjà que c'est malgré lui que Mac-Mahon, l'héroïque martyr dont la pureté plane au-dessus de cette catastrophe, ne voulut quitter le camp de Châlons que pour se replier sur Paris. Lorsqu'il reçut l'ordre de marcher au nord, sur Reims, il comprit le danger de cette manœuvre, résista en prévenant le ministre de la guerre qu'il serait infailliblement coupé. « Obéissez ! » répondit Palikao. Arrivé près de Reims, le péril lui apparaît plus tangible. Il devient plus pressant dans une nouvelle dépêche, et fait part de ses craintes, que le résultat, hélas ! a si terriblement vérifiées. « Obéissez ! » lui répond encore son ministre. Le duc de Magenta obéit, mais la mort dans le cœur.

Mac-Mahon n'était pas seul à avoir prévu une résistance impossible dans le cas où on le mettait. M. Thiers, qui faisait alors partie du comité de défense, fut aussi clairvoyant lorsque Palikao lui exposa son plan de campagne, qui consistait à faire opérer la jonction de l'armée de Châlons avec celle de Metz. — « Général, lui aurait dit l'historien du premier empire, vous avez tort; au lieu d'une armée bloquée, il y en aura deux. »

Capitulation de Sedan. — La seconde ne l'a pas été longtemps. D'après certains récits, le drapeau parlementaire aurait été arboré alors que des régiments entiers se battaient encore. On n'aurait pas attendu qu'elle fût bloquée tout entière dans Sedan.

La capitulation, personne ne l'attendait, pas même le roi de Prusse, qui, dans sa lettre du 3 septembre, adressée à la reine Augusta, dit positivement : « Infanterie, cavalerie, artillerie, se précipitèrent en désordre dans la ville, mais sans que rien ne pût nous faire prévoir que l'ennemi songeât à sortir de sa position désespérée par une capitulation. »

Un homme seul comptait sur cette capitulation, et cet homme c'était Napoléon III. Le général de Wimpffen, à qui Mac-Mahon, blessé dès le matin

du 1^{er} septembre, avait cédé le commandement de l'armée, et qui voulait donner sa démission plutôt que d'apposer son nom au bas d'un document qui livrait une armée et une ville françaises, le général de Wimpffen reçut du souverain, auquel on n'osait pas encore désobéir, cette lettre plus qu'étrange :

« Général,

« Vous ne pouvez pas donner votre démission, lorsqu'il s'agit encore de sauver l'armée par une honorable capitulation. Je n'accepte pas votre démission. Vous avez fait votre devoir toute la journée, faites-le encore. C'est un service que vous rendez au pays. Le roi de Prusse accepte l'armistice, et j'attends ses propositions.

« Signé : NAPOLÉON. »

Et c'était un empereur français qui trouvait que le mot *capitulation* et le mot *honorable* ne hurlaient pas de se trouver ensemble ! De cet affront, comme jamais aucun peuple n'en a subi de tel, un Bonaparte en recherchait l'honneur !

Ce fut lui, cet homme fatal, qui, sans consulter ni l'armée ni aucun membre de la municipalité de Sedan, fit arborer au-dessus de la porte de la ville, par un de ses fidèles, le général Lauriston, un drapeau parlementaire, fait sûrement d'une serviette et peut-être d'un manche à balai. On n'en trouvait pas de tout fait, et on était si pressé, qu'on prit ce qui tomba sous la main. C'est égal, la serviette et le manche à balai, dans pareille circonstance et en de telles mains, forment un singulier rapprochement.

Le conseil municipal de Sedan, avec lui la cité tout entière, s'étaient engagés à se laisser ensevelir sous ses murailles plutôt que de se rendre.

Lorsqu'on apprit que la ville était livrée au roi de Prusse, l'indignation et le désespoir firent explosion dans tous les quartiers, dans toutes les maisons. De son côté, l'armée éclata dans sa colère indignée. Les trois quarts des soldats, quoi qu'on en ait dit, avaient encore toutes leurs munitions. Les uns demandaient à faire une trouée désespérée à travers les rangs ennemis; les autres, fous de rage, brisaient leurs armes par milliers et jetaient les munitions dans la Meuse. Ils ne voulaient pas les rendre à la Prusse.

Le 3^e zouaves meurt et ne se rend pas. — Dans la position désespérée qui était faite à l'armée, un régiment ne désespéra pas de l'honneur : c'est le 3^e des

zouaves, celui qui, en Italie, eut les honneurs de la journée de Palestro, qui admit ce jour-là dans ses cadres le *Re Galantuomo*, Victor-Emmanuel. Ce régiment ne voulut pas accepter pour son compte la capitulation de Sedan. Malgré le danger, il s'élança à travers les lignes ennemies, se fit une trouée dans les masses prussiennes et parvint à les franchir. Quand ils eurent passé, ils ne se retrouvèrent que trois cents. Le reste du régiment était perdu, mais l'honneur du drapeau était sauf. Après Cambronne, à Waterloo, ils avaient démontré au monde que la France meurt et ne se rend pas.

Deux généraux ont encore refusé d'adhérer à cette capitulation *honorable*, c'est le général Pellé et le général Carré de Bellemare. Ils ont préféré se constituer prisonniers de guerre que de partager l'avis de se rendre. M. Pellé a suivi en Allemagne toute l'armée qu'on avait livrée. M. Carré de Bellemare, après une suite d'aventures terribles et grotesques, est arrivé à Paris sous un déguisement. Il a été assez heureux pour s'échapper. Le ministre de la guerre lui a immédiatement confié un poste d'honneur dans la défense de Paris; il l'a nommé commandant de Saint-Denis, l'endroit sur lequel on suppose que l'armée d'investissement portera ses premiers efforts.

Ah ! tous ne supportaient pas d'un cœur léger l'humiliation qu'un empire aux abois imposait à leur courage.

Dans la nuit du 1^{er} septembre, après la défaite, l'ordre fut donné aux différents corps prussiens de se rapprocher de Sedan. Les feux de gardes furent allumés. La ville, point noir au milieu d'une ceinture de feu, faisait l'effet d'une victime dans une immense gueule, ouverte pour la dévorer.

Le lendemain matin, on aperçut dans la vallée et sur les hauteurs les régiments prussiens qui formaient autour de la ville un cercle de fer et d'acier. Des batteries prêtes à faire feu sur chaque éminence; dans toutes les plaines, de la cavalerie et les baïonnettes de l'infanterie. La lutte se présentait trop inégale pour être continuée. L'empereur qui, la veille, avait déjà écrit au roi de Prusse : *Monseigneur mon frère, n'ayant pu mourir à la tête de mon armée, je dépose mon épée aux pieds de Votre Majesté*, l'empereur se félicita de sa prévoyance et, quittant l'hôtel de la sous-préfecture, où il était logé, il prit dans un coupé la route qui mène de Sedan à Donchery. Un petit nombre d'officiers de son état-major l'accompagnaient.

Il s'agissait d'arrêter les termes de la capitulation que le général de Wimpffen trouvait tellement dure, qu'il avait déclaré la veille qu'il préférerait



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

Il fallait voir le Deuxième Consul Cambacérés s'esuyer la bouche en soupirant, et s'arracher péniblement de son fauteuil, pour suivre, à travers le salon de conversation, les évolutions précieuses de son glorieux collègue.

Cambacérés se consolait en pensant aux longs et fins soupers qui l'attendaient dans son hôtel d'Elbeuf, sur la place du Carrousel, en compagnie de d'Aigrefeuille et de Grimod de la Reynière.

Pendant la réception qui suivit le dîner, les regards de Bonaparte semblèrent plusieurs fois chercher quelqu'un.

Il était distrait en adressant la parole à Lacépède; il regardait vaguement par-dessus l'épaule de Sieyès, en s'informant de ses progrès en équitation.

C'est que Bonaparte pensait à ce jeune homme des bois de Marly, à ce Chanvallon qui s'était annoncé à lui comme un de ses invités, et qu'il n'apercevait pas.

Mais Bonaparte n'était pas fait pour se préoccuper longtemps de si peu de chose. Il secoua la tête et redevint tout entier à ses hôtes.

— Bonjour, Esménard, dit-il à un de ceux qui venaient le saluer à tour de rôle.

Esménard était le versificateur agréable à qui on doit le poème de *la Navigation*. Il possédait les bonnes grâces du général.

— Eh bien, lui demanda celui-ci, verrons-nous bientôt paraître quelque œuvre de vous ?

— Général, répondit Esménard, ma muse est précisément en travail à l'heure qu'il est.

— Ah ! ah ! une ode ? un dithyrambe, sans doute ?

— Plus que cela... une épopée.

— Une épopée ! répéta Bonaparte : voilà de l'ambition, monsieur.

— J'espère être soutenu par mon sujet, répondit modestement Esménard.

— Et quel est donc votre sujet ? Je suis impatient de le connaître.

— Je veux célébrer toutes les gloires artistiques, scientifiques et littéraires de la France... sous le Consulat.

— Bravo ! s'écria Bonaparte, ravi à l'idée d'inspi-

rer une épopée; l'idée est magnifique ! Venez donc en causer par ici...

Il passa familièrement son bras sous celui d'Esménard et l'entraîna dans un coin isolé du salon.

— Vous me communiquerez votre plan, lui dit-il.

— C'est trop d'honneur pour moi, général.

— Il faut faire une œuvre durable, digne de votre verve, Esménard... Je vous vois d'ici écrivant sous la dictée de Calliope les noms de tous ceux qui ont illustré cette autre Renaissance !

— Général...

— Ce sera grandiose, reprit Bonaparte; mais... il est indispensable de faire un choix parmi ces noms.

— Telle est mon intention, dit Esménard.

— Donnez-moi un aperçu de vos listes.

— Je ne sais si ma mémoire me servira bien.

— Oui, oui.

— Je procède donc à l'appel, et au hasard... plus tard, je classerai.

— C'est cela.

Esménard se recueillit.

— Je commence par les savants, dit-il; Laplace, Cuvier, Monge, Fourcroy, Bertholet, Haüy...

— Très-bien.

— Lalande ?...

— Un athée, murmura le Premier Consul; n'importe, je lui ordonnerai d'avoir à croire en Dieu dans les vingt-quatre heures.

— Jussieu, Parmentier, Chaptal, Millin...

— Passez, passez. Tous nos savants méritent d'être inscrits sur vos tablettes d'or.

sur le champ de bataille, que de signer la reddition de l'armée tout entière, canons, chevaux et matériel.

Entrevue de Napoléon III et de Guillaume I^{er} dans le château de Bellevue. — Napoléon III se fit d'abord conduire auprès de M. de Bismark, qui était encore au lit, dans ses quartiers de Donchery.

Il était cinq heures du matin. L'ex-empereur attendit deux heures, en dehors de la ville, que le ministre prussien fût habillé. L'entrevue eut lieu à quelque cent mètres de la petite ville, devant l'humble cabane d'un tisserand. Les deux interlocuteurs étaient assis chacun sur une modeste chaise de paille. C'est sur ce pauvre théâtre et avec de si misérables décors que se jouait le dénouement du second Empire. Le grand point était de conclure la paix. On débattit les conditions jusqu'au moment où l'empereur déclara qu'il n'avait aucun pouvoir, que c'était la régente et les ministres qui seuls avaient qualité pour négocier. M. de Bismark leva la séance. Napoléon alors insista pour voir le roi. Le ministre répondit que c'était inutile tant que la capitulation ne serait pas signée.

À onze heures et demie, le 2 septembre, le général de Moltke et le général de Wimpffen apposèrent respectivement leurs signatures au bas de la convention modifiée relativement aux armes et à l'engagement par écrit par lequel les officiers promettaient de ne pas prendre les armes, pendant un an, contre la Prusse.

La capitulation réglée et paraphée, le roi de Prusse daigna recevoir son auguste prisonnier.

À peu de distance de Sedan, sur une petite colline qui descend vers la Meuse, se trouve une coquette maison de campagne, bâtie dans le style des anciennes seigneuries, mais de construction toute récente, et qui porte à chacun de ses angles une serre chaude. C'est le *château de Bellevue*, qui domine l'admirable paysage s'étendant sur la vallée et sur la ville. Il est entouré de jardins qui le séparent de la route.

À une heure, le roi Guillaume, avec ses gardes du corps et une escorte de cuirassiers, accompagné du prince royal et de plusieurs officiers d'état-major, s'avança vers le château. C'est là qu'il reçut Napoléon, qui, de son côté, y était arrivé avec une escorte et son état-major. Les cavaliers français se rangèrent dans l'avenue, en face des cuirassiers prussiens. L'entrevue eut lieu dans une des serres du château. L'entretien dura un quart d'heure.

Que tramèrent là ces deux hommes contre la France? — On le saura plus tard.

« Nous étions tous deux fort émus en nous revoyant dans de pareilles circonstances, dit le roi de Prusse. Quant à moi, ajoute-t-il, qui avais vu Napoléon, il y a trois ans, à l'apogée de sa grandeur, l'impression que j'éprouvai ne saurait se rendre. » Évidemment que dans cette heure-là la fragilité des grandeurs souveraines dut apparaître à Guillaume dans toute son évidence. La leçon était aussi bien pour lui que pour son prisonnier.

La dernière étape. — Napoléon III traverse le champ de bataille de Sedan. — Après son entrevue avec Guillaume, l'ex-empereur, honteux prisonnier des Prussiens, se mit en route pour la Belgique, qu'il devait traverser pour se rendre en Allemagne. C'est dans sa échelle, avec ses valets verts, ses coureurs, ses postillons et ses grelots, comme s'il allait aux courses, que cette fois il parcourut le champ de bataille. Il n'y avait plus de danger pour sa personne. Aussi fumait-il stoïquement sa cigarette. À droite et à gauche des cadavres encore chauds, et dont le dernier cri a été un cri de malédiction contre lui. Là, à sa gauche, sont entassés les vaillants escadrons des cuirassiers tombés. Ici a été fauchée l'infanterie dont les sacs ont été éventrés la nuit par les maraudeurs. Lambeaux de chair et lambeaux d'uniformes, membres brisés et armes tordues, des crânes fendus, des éclaboussures de cervelles sanguinolentes, et des cuirasses, et des képis, et des épaulettes d'or et de laine couvertes de boue. La crime qu'il a commis s'étale là dans son horreur et sa nudité sanglante. Il passe impassible, fumant toujours sa cigarette.

De ce champ de bataille criminel et hideux ne s'élèvera aucun remords pour cet homme qui, devant l'écrasement de la France, ne pense qu'aux millions qu'il a mis de côté. Soyons tranquilles. Il a fait suer à la France son or et son sang, il saura faire suer des douceurs à l'exil.

Cependant, durant cette dernière étape, la malédiction des prisonniers français qu'il avait conduits à ce désastre le poursuivait tout le temps; mais il n'entendait pas plus cette malédiction qu'il ne voyait l'escadron des *hussards de la mort* que M. de Bismark lui avait, intentionnellement sans doute, donné pour escorte. Comme d'habitude, son regard était atone, et ses lèvres, qui n'ont jamais frémi, pressaient son éternelle cigarette.

Tel a été le funeste épilogue du second Empire. Telle a été la fin de cet aventurier, tantôt grotesque,

tantôt terrible, que l'aveuglement de la France a laissé régner vingt ans. Le terme de cette carrière comico-tragique a été digne du début. Le héros des échauffourées de 1836 et de 1840 ne pouvait autrement disparaître qu'avec la capitulation du 2 septembre.

Commencer par Boulogne et finir par Sedan!

Vouloir conquérir un trône avec une centaine de laquais déguisés en soldats, et se rendre honteusement, plus laquais que soldat, avec une masse de 50,000 hommes! ce sont bien là les deux étapes extrêmes et caractéristiques de l'homme qui se promena sur la plage de Boulogne avec un morceau de lard dans son chapeau, et au nez duquel on chante aujourd'hui en Allemagne la cynique complainte de Napoléon le Petit, où reparait à chaque couplet :

*Le sabre, le sabre,
Le sabre de son oncle.*

La musique d'Offenbach devait chanter le *De Profundis* du second Empire. Qu'il reste au moins bien enterré à ce château de Willhelms-Hohe que le roi de Prusse lui a donné pour prison.

Ah! Mac Mahon, quoique blessé et presque agonisant dans une maison hospitalière de Sedan, avec le courage qu'on lui connaît, n'aurait jamais accepté la capitulation qu'imposait à l'armée ce César de hasard, dont la présence avait constamment alourdi la marche, et qui persistait à croire qu'il pourrait encore ramasser sur le champ de bataille un Austerlitz de rencontre, capable de rendre à son empire effondré ce fameux prestige des porte-plumes et de la livrée impériale.

Metz, Toul, Laon, Strasbourg. — L'homme de décembre espérait que le duc de Magenta et son armée martyre se laisseraient voler leur gloire. Mac-Mahon et ses soldats ont gardé les douleurs et lui ont abandonné la honte.

Cette honte, elle est écrite en sanglants caractères des bords de la Sarre aux rives de la Seine. Il peut la lire aux sinistres lueurs de Strasbourg incendié, de Mourzon, de Bazelles, de Balan, de Givonnebrûlés. Il peut l'entendre proclamer dans la France envahie, par les canons de Metz qui résiste et se fera plutôt sauter que de se laisser démanteler par les Prussiens; par ceux de Toul, cette vaillante petite place qui commande le chemin de fer de l'Est et dans laquelle se sont réfugiés les courageux mobiles de la Lorraine. Quoique dominée de tous côtés par des

— J'arrive aux artistes, reprit Esménard, à David...

— Une mauvaise tête, dont j'ai déjà commencé à calmer les bouillonnements.

— ... A Vien, à Regnault, à Girodet, à Vincent, à Gérard, à Guérin...

— Bien! bien! interrompit le Premier Consul, arrivez aux écrivains.

— Avant les musiciens? demanda Esménard.

— Bah! les musiciens, cela n'a pas d'importance... Grétry, Mehul, Lesueur, Berton...

— Chérubini.

— A merveille! Donnez-leur du laurier autant que vous voudrez. Mais les écrivains, les écrivains! voilà ce qui est bien plus intéressant... et bien plus inquiétant. Voyons vos écrivains, Esménard.

— Les vôtres, général.

— Je vous écoute.

Je prends toujours au hasard, hommes de théâtre ou poètes, journalistes ou philosophes : Daunou...

— Un républicain, dit Bonaparte.

— Bitaubé, Morellet, Mercier...

— Un original!

— Laya.

— Ou l'*Ami des lois*, ajouta Bonaparte; il force les portes. Après?

Esménard prononça les noms suivants en s'arrêtant après chacun d'eux, comme pour attendre une approbation ou un arrêt. Quelquefois le Premier Consul se contentait de formuler un simple jugement.

— Bouilly, dit Esménard.

— Son *Abbé de l'Épée* m'a fourni l'occasion de rendre Sicard à la liberté. Accepté.

— Lemercier.

— Il a des rêves d'indépendance, mais ses tragédies offrent quelque chose de plus mâle que celles de ses confrères.

— Bernardin de Saint-Pierre?

— Bon pour l'immortalité.

— Suard?

— Le vétéran des Aristarques; approuvé.

— Delille?

— Non! non! s'écria Bonaparte avec force; émigré après la Terreur, Delille a chanté Georges III, et n'a jamais rien fait pour nous. Pas un vers à la gloire de nos braves! Que dis-je? Dans une édition anglaise de ses *Jardins*, n'a-t-il pas, ce poète antipatriote, substitué la description de Kenzington à celle de Versailles? Rayez Delille comme il nous a rayés.

— Esménard s'inclina.

— Et Baour-Lormian? demanda-t-il.

— Rien.

— Ducis?

— Excellent... quoique royaliste.

Esménard parut hésiter; à la fin, il se décida à prononcer :

— Chénier?

— Oh! oh! fit le premier consul; un jacobin endurci qui a fait ce vers malencontreux :

Sur le front des héros les lauriers se flétrissent.

Qu'il s'immortalise lui-même!... Continuez.

— Ségur? articula Esménard.

— Excellent.

— Legouvé?

— S'il m'avait consulté, je lui aurais donné des conseils pour sa tragédie d'*Epicharis et Néron*.

— De Jouy?

— Passable, dit le Premier Consul.

Un autre nom parut encore embarrasser le nomenclateur.

— Chateaubriand?

— Passez, fit sèchement Bonaparte.

— Arnault?

— Ses tragédies m'ont remué.

— Picard?

— Il m'a fait rire.

— Les deux Lacretelle?

— Médiocres et prudents; je vous les abandonne.

— Boufflers?

— Oui, en faveur d'*Aline*. Ah! quel joli conte!

— Parry?

— Diable! dit le Premier Consul; s'il n'avait chanté que son *Éléonore*, cela serait au mieux, mais il a bafoué la religion... ce n'est pas le moment de l'en complimenter.

Esménard poursuivit :

— Lebrun-Pindare?

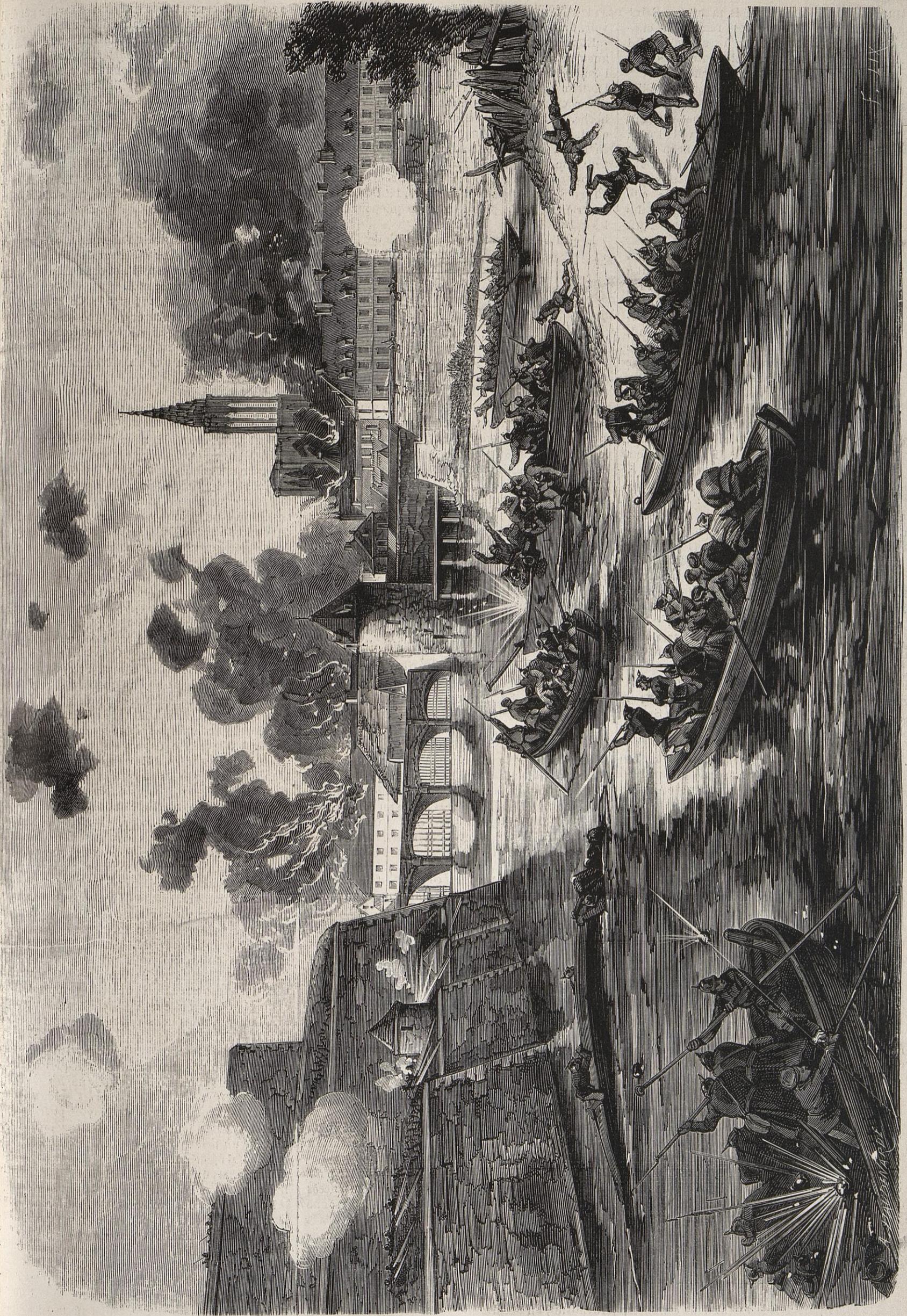
CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



LA GUERRE. — De Bellevue à Bouillon (Belgique). — Napoléon III traverse le champ de bataille de Sedan. — (Croquis de M. Moullin, notre correspondant.)

LA GUERRE. — De Bellevue à Bouillon (Belgique). — Napoléon III traverse le champ de bataille de Sedan. — (Croquis de M. Moullin, notre correspondant.)



STRASBOURG. — Les Prussiens mitrailleurs à travers le port des Pêcheurs.

hauteurs et principalement par la montagne Saint-Michel, Toul ne s'est pas encore rendue. La citadelle de Laon, en mettant le feu à ses poudres, lui a dicté la réponse que toute place française doit faire aux sommations du roi de Prusse.

Aucune de ces villes n'a encore capitulé. Elles font de temps à autre des sorties vigoureuses qui coûtent cher aux assaillants. On sait que le 26 août Bazaine a infligé aux Prussiens une nouvelle leçon; que le 31 il s'est avancé sur la rive gauche de la Moselle et leur a fait subir des pertes considérables. Il a failli ce jour-là donner la main aux fiers défenseurs de Thionville, qui étaient sortis, eux aussi, de leurs fortifications. Le 4 septembre, les Messins ont fait sauter une fougasse qui a détruit les travaux des troupes allemandes.

Les Strasbourgeois ne restent pas en arrière. Après avoir tué, dans la sortie du cimetière, huit à dix mille hommes aux Badois, ils ont rudement repoussé l'attaque que les Allemands, venus sur des pontons, dirigeaient dans la nuit du jeudi au vendredi, 1^{er} et 2 septembre, contre la ville. L'ennemi, qui approchait entre la porte des Juifs et celle d'Austerlitz, a été mitraillé jusqu'au dernier homme à travers le port des Pêcheurs.

La défense de Paris. — Départ des spahis algériens. — Maintenant, vient le tour de Paris. Les premiers Prussiens campent déjà à dix lieues des murailles, attendant les quatre autres armées qui doivent investir la capitale. Nous sommes prêts: les canons sont aux remparts et dans les forts, n'attendant qu'un signal pour commencer le premier feu. L'armée et une partie de la mobile forment autour de la grande cité une ceinture de baïonnettes. Les fabriques d'armes et de munitions marchent nuit et jour. Mardi, le Gouvernement provisoire a passé la revue de 200,000 gardes nationaux. Tous nous sommes décidés à faire tous les sacrifices à la patrie. Nous saurons tenir aussi bien que Metz, Strasbourg, Thionville. Au besoin, nous nous ferons sauter comme Laon. La défense de notre fleuve est assurée. Les canonnières destinées à surveiller la Seine font bouillonner, sous leur hélice, les eaux qu'elles parcourent depuis Charenton jusqu'à Saint-Cloud. Ces bateaux de guerre sont de la longueur à peu près de nos bateaux-mouche, mais plus larges. Leur tirant d'eau est de moins d'un mètre. Ils portent à l'avant et à l'arrière une pièce d'artillerie de marine de gros calibre. A babord et à tribord est placée une mitrailleuse. Une cuirasse d'acier, à l'épreuve des pièces de campagne, défend l'avant, et dans cette cuirasse sont percées, de chaque côté, vingt-cinq meurtrières à chassapot. Ces canonnières, venant de Toulon, ont été amenées à toute vapeur à Paris par pièces démontées.

Leur utilité pour coopérer à la défense de la capitale, soit en joignant leurs feux à celui des forts ou à celui des troupes, soit en s'opposant à la pose d'un pont par l'ennemi, n'a pas besoin d'être démontrée. Les marins qui les montent se disposent à prendre leur part de gloire dans le siège de Paris.

Le service des éclaireurs, qui s'est montré jusqu'à présent si déficient dans nos rencontres avec l'armée prussienne, est vigoureusement organisé.

Outre nos régiments de cavalerie régulière, soutenus par nos francs-tireurs, qui ont bonne jambe et bon œil, nos alliés d'Afrique nous ont envoyé des escadrons de spahis dont les Prussiens pourront apprécier sous peu les ruses de guerre. Ce sont là de rudes centaures qui, vissés sur leurs nerveux chevaux arabes, tourbillonneront autour des armées assiégeantes. Enveloppés la nuit dans leurs amples burnous, ils se glisseront jusqu'aux campements ennemis pour couper les jarrets des chevaux allemands. La guerre de guérillas, pour laquelle ils sont appelés, entre bien dans leurs mœurs guerrières, et ce ne sera pas la moins inquiétante pour l'ennemi, qui est peu habitué à ces taquineries incessantes. Nous les verrons aux prises avec ces fameux uhlands dont la légende fera certainement des croquemitaines.

Notre organisation défensive est donc complète, et, sans crainte comme sans forfanterie, Paris peut

se rendre de concert avec moi, au quartier général du prince de Suède. M. Maine de Biran consent à partir; mais, dans une entrevue qui eut lieu à ce sujet, on calcula que le départ simultané de plusieurs personnes connues, donnant trop d'ombrage à la police, augmenterait les difficultés du voyage, et l'on pensa qu'il serait à la fois plus facile et meilleur de sortir de Paris séparément et de ne se réunir qu'à Laon.

Un de mes amis d'enfance, M. Vinchon de Quémont, sur des ouvertures qui lui avaient été faites du dessein formé pour le rétablissement de la maison de France, avait donné, dès le mois de février, sa démission de capitaine de gardes d'honneur. Il connaissait le prince de Suède, et l'avait vu dans le Nord; de plus, il savait l'allemand, ce qui pouvait être très-utile pour traverser les lignes. Je fis valoir ces raisons au conseil, et demandai qu'il lui fût offert de partir avec moi.

Nous employâmes la journée du 8, plus en courses pour nous procurer quelques moyens d'être légitimés auprès des alliés, qu'en préparatifs réels; car nous avions reconnu que la seule manière possible de voyager était de n'avoir en rien l'apparence de voyageurs.

SOUVENIRS DE L'INVASION

VOYAGE D'UN AGENT SECRET.

La Restauration fit M. le comte de Gain-Montaignac gouverneur du château de Pau. Il méritait certes une aussi agréable sinécure, car c'était un royaliste de la veille, et, à l'heure où l'ennemi était sur notre sol, il n'avait pas craint de servir d'agent secret au parti qui conspirait avec la Sainte-Alliance le renversement du pouvoir. M. de Gain était fusillé comme traître à la patrie, qu'il prétendait servir à sa façon, et les grands personnages qui le mettaient en avant n'auraient sans doute rien fait ni pour sauver sa vie ni pour conserver sa mémoire. En 1817, il se prétendit (un peu gratuitement) piqué du reproche qu'on faisait à son parti de n'avoir rien tenté pour le rétablissement des Bourbons, et il publia le récit de ses pérégrinations sous le titre beaucoup trop hardi de *Journal d'un Français*. J'ai le bonheur de posséder l'exemplaire adressé au duc d'Aumont et j'y prendrai pour aujourd'hui des citations bien curieuses, non seulement parce qu'elles prouvent que les uhlands prussiens d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré de leurs pères, mais parce qu'on y peut faire les rapprochements les plus singuliers entre deux tristes époques. Fidèle aux errements des siens, M. de Gain ne manque jamais d'écrire Buonaparte; il s'épanouit à la vue de nos ennemis, et tout en versant des pleurs sur l'état de la France. Arrangez tout cela!... Pour moi je ne m'en charge point, et le lecteur dûment prévenu, je laisse parler mon agent secret, en ajoutant toutefois que nous sommes au commencement de mars 1814, et que l'Empereur cherchait alors entre la Seine et la Marne à prévenir la marche de l'ennemi.

« A cette époque, un bruit se répandit à Paris. On disait le prince de Suède arrivé à Laon, et on ajoutait, que, devenu l'âme de la coalition, il invitait la France à rentrer sous la loi de ses vrais princes. On faisait circuler, comme étant de lui, une proclamation dans ce sens. Les royalistes croyaient à la vérité de ces bruits; mais le ministre de la police, Savary, y croyait autant qu'eux, ainsi que M. de Talleyrand. Toute communication entre Laon et Paris ayant cessé, il était devenu difficile de vérifier une chose d'une si grande importance.

Au même temps les royalistes se trouvant déjà en rapport avec Monsieur, alors à Vesoul, M. Eugène de Chabannes avait apporté les ordres de ce prince qui demandait qu'on lui envoyât de Paris une personne connaissant les hommes et les choses.

Dans l'assemblée des royalistes, il fut décidé qu'on nommerait un député qui se rendrait de suite à Laon près du prince de Suède.

Cette mission remplie, le député devait avoir pour instruction d'aller soumettre à Monsieur le succès de la négociation, et demeurer auprès de la personne de Monsieur, si S. A. R. l'agréait.

Dans l'assemblée du 6 mars, on me fit l'honneur de me nommer pour remplir la double mission dont je viens de parler; mais comme il importait beaucoup de prouver aux alliés l'accord qui existait entre une partie des hommes du gouvernement et les royalistes, on décida que ceux-ci seraient invités à nommer de leur côté une ou deux personnes pour

se rendre de concert avec moi, au quartier général du prince de Suède. M. Maine de Biran consentit à partir; mais, dans une entrevue qui eut lieu à ce sujet, on calcula que le départ simultané de plusieurs personnes connues, donnant trop d'ombrage à la police, augmenterait les difficultés du voyage, et l'on pensa qu'il serait à la fois plus facile et meilleur de sortir de Paris séparément et de ne se réunir qu'à Laon.

Un de mes amis d'enfance, M. Vinchon de Quémont, sur des ouvertures qui lui avaient été faites du dessein formé pour le rétablissement de la maison de France, avait donné, dès le mois de février, sa démission de capitaine de gardes d'honneur. Il connaissait le prince de Suède, et l'avait vu dans le Nord; de plus, il savait l'allemand, ce qui pouvait être très-utile pour traverser les lignes. Je fis valoir ces raisons au conseil, et demandai qu'il lui fût offert de partir avec moi.

Nous employâmes la journée du 8, plus en courses pour nous procurer quelques moyens d'être légitimés auprès des alliés, qu'en préparatifs réels; car nous avions reconnu que la seule manière possible de voyager était de n'avoir en rien l'apparence de voyageurs.

Le 9 mars 1814.

Tout ayant été réglé, nous primes congé de nos amis. Muni de quelque argent et d'un très-petit bagage, je me rendis seul, vers les dix heures du matin, rue du Mont-Blanc, chez un ami, dans la maison duquel j'avais un cabriolet. Il ne fut guère possible à ceux qui me virent sortir de cette maison, de soupçonner que j'allais entreprendre un voyage de quelque longueur. Je partis seul de la rue du Mont-Blanc et m'arrêtai sur le boulevard Saint-Martin, vis-à-vis le café du théâtre, où je descendis pour attendre M. de Quémont, comme nous en étions convenus. Là se trouvaient rangés autour du poêle, des politiques de l'étoffe ordinaire à ces sortes de lieux, qui dissertaient à perte de vue sur les succès probables de l'Empereur. On vit passer quelques centaines de prisonniers russes, et ces habiles en tiraient les plus hautes conséquences sur la fin de la campagne. Plusieurs d'entre eux, cependant, commençaient à trouver long le silence qu'on gardait depuis quelques jours sur les opérations militaires. Il s'éleva une dispute entre deux habitués, au sujet de la guerre d'Espagne et des Espagnols. L'un soutenait que les Espagnols avaient bien fait de se défendre, et que nous étions des lâches de ne pas les imiter; l'autre les traitait de brigands, pour s'être défendus contre nous, et n'en tombait pas moins d'accord que nous devions nous lever en masse... Mais il était aisé de voir que cet honnête citoyen n'était cependant guère disposé à céder sa place accoutumée près du poêle, et que toute cette ardeur patriotique était toujours sous la condition qu'il demeurerait bourgeois de Paris et habitué du café de la Porte Saint-Martin.

Sur les onze heures, M. Vinchon arriva; nous montâmes en cabriolet et primes la route de Louvres. A la barrière, les palissades étaient achevées. Il se trouvait là un piquet de troupes de ligne et un piquet de garde nationale.

A Louvres, nous nous arrêtâmes pour reposer le cheval et dîner.

Pendant le dîner, une diligence arriva de Noyon. Il en descendit deux femmes et quelques hommes. Leur conversation nous apprit que les Cosaques (c'est ainsi qu'ils appelaient tous les soldats étrangers) étaient campés près de Noyon et frappaient des réquisitions journalières; qu'il avait fallu demander un passe-port au chef qui les commandait, parce qu'ils poussaient des patrouilles jusqu'à Compiègne; mais qu'il y avait à Senlis de l'infanterie française et des Polonais qui gardaient la ville.

Nous tirâmes des voyageurs de la diligence, tous les renseignements qui pouvaient nous être utiles, et nous continuâmes notre route vers Senlis. Ces campagnes riantes, non encore profanées, nous inspiraient un sentiment profond de tristesse.

Vers le soir, nous arrivâmes à Senlis; les Polonais en étaient partis le matin; il ne restait qu'un peu d'infanterie de ligne. Nous fûmes descendre chez une parente de M. de Quémont; mais les

maîtres de cette maison avaient quitté Senlis à l'approche de l'ennemi, et s'étaient réfugiés à Saint-Germain. Les domestiques nous reçurent.

Le 10 mars.

Le lendemain, de grand matin, nous louâmes un homme et deux chevaux; et laissant le cheval avec lequel nous étions arrivés dans cette maison, nous nous mîmes en route pour Noyon.

Nous courûmes assez vite, et passâmes Compiègne, qui se trouvait alors la limite française. Des détachements de gendarmes faisant patrouille, nous examinèrent de l'œil, avec curiosité; mais un cabriolet conduit par un homme du pays, n'inspira pas beaucoup de défiance; nous avions l'air de gens de la ville, allant à quelque maison de campagne du voisinage.

Nous arrivâmes dans Noyon sans aucune rencontre.

Les habitants, découverts, se tenaient tous sur le pas de leurs portes, et marquaient de l'étonnement de voir des gens assez hardis pour venir à Noyon, tandis qu'une partie de la population avait fui cette ville à l'approche de l'ennemi. Arrivés à l'auberge, nous apprîmes qu'un corps de partisans avait effectivement campé plusieurs jours aux portes de Noyon, venant chaque jour lever des réquisitions de vivres; mais que ce corps avait levé le camp la veille, et s'était porté sur un autre point qui était inconnu.

En partant de Paris, j'avais eu la précaution de prendre des lettres d'un de mes parents, M. le marquis de Sainte-Fère, un des administrateurs de la manufacture des glaces du faubourg Saint-Antoine, royaliste habile et zélé. Dans ces lettres, il m'annonçait aux directeurs de Chauny et de Saint-Gobain, où sont les établissements de la manufacture, comme un parent chargé d'aller examiner le dégât fait par les ennemis dans les ateliers. Nous nous donnâmes donc ostensiblement à l'auberge comme des intéressés de la manufacture des glaces, qui allaient à Chauny; sans cela, il eût été dangereux de demander des chevaux pour cette ville, qui était occupée par les Prussiens.

Nous envoyâmes à la poste, demander des chevaux pour Chauny, où nous voulions aller coucher; mais le maître de poste refusa d'en donner, disant qu'il ne voulait pas exposer ses chevaux et son postillon à être pris; que le lendemain matin il partirait; que peut-être on aurait des nouvelles de Chauny. N'ayant pu, dans toute la ville, trouver des chevaux, pour aucun prix, il fallut se décider à coucher à Noyon, ce qui nous contraria fort; toute perte de temps nous semblait fâcheuse.

Le 11.

Le matin, de très-bonne heure, nous envoyâmes à la poste. Le bruit, très-heureusement, s'était répandu que l'ennemi avait évacué Chauny. Le maître de poste nous envoya des chevaux. Le postillon qui, déjà une fois, avait été pris et battu par les Prussiens, se montrait plus incrédule que son maître, et grondait dans sa barbe. Nous parîmes, au grand ébahissement des citoyens de Noyon, qui voyaient deux Français sortant de leur ville pour faire route du côté de l'ennemi. Nous tâchâmes de rassurer le postillon. À chaque paysan que nous rencontrâmes, nous prenions langue. Déjà nous étions parvenus à la moitié du chemin de Noyon à Chauny, lorsqu'un homme, qui habitait un moulin voisin de la grande route, s'approcha de nous pour nous dire que les cosaques rôdaient dans les alentours, et que nous courrions le risque d'être enlevés. Sur ce rapport, les frayeurs du postillon recommencèrent, et il fallut se décider à entrer dans la cour du meunier.

À peine avions-nous remis le cabriolet, que les habitants du village accoururent effrayés, en criant: Voilà les cosaques! Mon ami et moi, nous nous portâmes sur la route, et nous aperçûmes effectivement sept ou huit lances ornées de petits drapeaux que le soleil éclairait. Nous nous retirâmes sur les derrières du hameau avec la population. Les lances passèrent sans s'arrêter. Dès qu'elles furent hors de portée, nous fîmes conseil. Il nous convenait bien

de tomber dans la ligne ennemie; mais il ne nous convenait nullement d'être dévalisés par les cosaques, ce qui était fort à craindre. Le postillon refusait d'aller plus loin. Nous n'étions pas sans embarras. Pendant que nous délibérions, le meunier nous apprit qu'à une lieue de là, il y avait un seigneur, ancien émigré, qui allait tous les jours à Chauny et en revenait; qu'il obtenait des laissez-passer, et qu'il ne lui arrivait jamais rien. Nous n'hésitâmes pas à aller consulter ce particulier. Le meunier nous donna un de ses garçons; nous engageâmes le postillon à attendre notre retour, et nous partîmes.

Arrivés à un assez joli petit château, nous demandâmes le maître dont, fort à tort, j'ai oublié le nom. Monsieur, lui dit l'un de nous en l'abordant, vous voyez des voyageurs assez embarrassés, qui viennent vous demander quelques lumières et des conseils. Notre dessein est d'aller à Chauny. Cette ville est occupée, et tout à l'heure une patrouille de cosaques a failli nous surprendre. Nos affaires nous appellent à la manufacture de glaces, et nous voudrions savoir s'il n'y aurait pas quelque moyen d'obtenir de l'officier qui commande à Chauny, un sauf-conduit. Le maître de ce château nous reçut avec politesse et bienveillance. Dans ces temps de malheur, on est plus naturellement porté à s'entre-servir. Il nous dit qu'à la vérité, il avait obtenu plusieurs fois des passe-ports, mais tous les jours la garnison de Chauny se renouvelait, et l'officier qui y commandait, n'était en général qu'un lieutenant ou un capitaine au plus; cependant, il ne croyait pas qu'il y eût de risque à courir pour aller à Chauny. Ceux que nous avions pris pour des cosaques, étaient des lanciers prussiens qui ne dévalisaient pas. Le propriétaire ajouta bientôt aux renseignements qu'il nous donnait, l'offre de nous faire servir à déjeuner, ce que nous acceptâmes. Nous cautions des événements de la guerre et du caractère qu'elle pouvait prendre, lorsque les domestiques effrayés entrèrent dans le salon, en criant: Voilà les cosaques! Nous regardâmes au travers des croisées qui donnaient sur le jardin, et nous aperçûmes les lances et les petits drapeaux. M. Vinchon prit son or et le jeta au fond d'un poêle où il y avait du feu. Je donnai ma ceinture à une servante qui courut la cacher. Après ces petites dispositions, nous attendîmes les lanciers, qui ne tardèrent pas à entrer au galop dans la cour. C'étaient des lanciers de la landwehr prussienne. Ils aperçurent le déjeuner qu'on avait déjà servi, et s'en emparèrent sans façon. Ils demandèrent de l'eau-de-vie et du tabac. On leur apporta tout ce qu'il y avait de tabac dans la maison, mais ils n'en trouvèrent pas assez, et commencèrent à faire du bruit. M. Vinchon, qui parlait l'allemand, entreprit de les raisonner, et s'adressa au brigadier. Le plaisir d'entendre parler sa langue par un Français, fit sur ce Prussien l'effet du chant d'Orphée sur les habitants des enfers. Il prit affectueusement la main de M. Vinchon, et alors toute la troupe, après avoir allumé ses pipes, s'attabla, et se mit à fumer et à boire dans un silence qui n'était interrompu que par les santés qu'ils nous portaient.

Nous profitâmes des dispositions bienveillantes du brigadier, pour lui demander si nous pouvions, en toute sûreté, nous rendre à Chauny. Il offrit de nous y conduire lui-même; mais nous déclinâmes son offre sur ce qui nous fut dit tout bas par le maître du château, que plus d'une fois, après avoir bu, ils avaient cédé en route à la tentation de dévaliser ceux qu'ils convoyaient.

Après s'être gorgés de jambon, de tabac, de vin et d'eau-de-vie, la troupe remonta à cheval et quitta le château. On fit servir un autre déjeuner. Nous remerciâmes ensuite notre hôte, et reprîmes la route du moulin. Là, forts de l'aventure des lanciers, nous raisonnâmes si bien le postillon, qui avait repris un peu de courage en buvant, que nous lui persuadâmes de nous conduire. On nous avait instruits, d'ailleurs, que la première sentinelle prussienne était placée au delà du pont de Chauny, et notre dessein était de nous arrêter à la première auberge qu'on disait être située à l'entrée du faubourg.

Nous arrivâmes sans encombre au faubourg de Chauny. L'aubergiste nous ouvrit avec une précipi-

tation qui indiquait la frayeur d'être surpris, et nous pressa d'entrer promptement, dans la crainte que nous ne fussions aperçus par des patrouilles prussiennes.

Nous apprîmes tout ce qui était arrivé à Chauny. Trois jours auparavant, l'ennemi s'étant présenté, quelques ouvriers de la manufacture des glaces avaient tiré sur les Prussiens, et en avaient tué un. Ceux-ci, courroucés, avaient d'abord voulu brûler la ville; mais ensuite ils avaient fini par se contenter de frapper sur Chauny une contribution de cent mille francs, dont soixante sur la manufacture. Le directeur, qu'on avait voulu fusiller, avait si bien plaidé sa cause devant le général, en démontrant que les hommes qui avaient tiré n'appartenaient plus, depuis un an, à la manufacture; qu'outre sa propre liberté, il avait obtenu un dégrèvement de vingt-trois mille francs, mais il lui fallut payer les trente-sept autres dans la journée.

LORÉDAN LARCHÉY.

COURRIER DU PALAIS

Si je devais vous faire connaître les nominations nouvelles qui ont été faites dans la magistrature, il me faudrait prendre le rôle, et surtout le format d'un journal officiel. Peut-être, au fur et à mesure que les circonstances l'exigeront, aurai-je à vous parler des procureurs généraux et des avocats généraux des principaux ressorts.

Pour aujourd'hui, je me contente de rappeler quel est l'éminent avocat qui vient d'être choisi par le gouvernement pour occuper le poste élevé de procureur général près la Cour d'appel de Paris.

M^e Leblond devait compter sans contredit parmi les avocats de premier ordre, et si j'ai eu trop rarement l'occasion de parler de lui, c'est que la nature des causes dans lesquelles brillait son talent m'en interdisait le plus souvent l'analyse. M^e Leblond, par la forme de son éloquence, par tempérament peut-être, semblait voué aux plaidoiries politiques; il a une ardeur pleine de calme, une violence pleine de sang-froid que nulle puissance ne pouvait arrêter, que nulle interruption agressive ne savait entraîner au delà de la pensée méditée, au delà de l'expression nécessaire.

On pense bien que, comme tout écrivain possible, c'est uniquement mon appréciation personnelle que je donne ici. Certainement, quand j'ai entendu et écouté M^e Leblond plaider les procès de presse, je ne recueillais pas mes impressions pour les réunir plus tard dans une étude critique que je ne savais certainement pas devoir faire un jour; c'est donc de souvenir et sans préméditation que mon opinion se formule. M^e Leblond devait prodigieusement étudier ses causes, parce qu'il les savait toujours prodigieusement bien: sa facilité d'élocution est des plus remarquables, et — si je ne me trompe — il a assez de puissance sur lui-même pour improviser tout en cherchant son terrain, et en se tenant toujours prêt à modifier la marche de son argumentation, sans que cet effort soit perceptible. Jamais un repos apparent, jamais une hésitation! Sa parole est sérieuse, sévère et devient parfois, malgré cela, amèrement ironique.

On pourrait dire de lui ce qu'on a dit de certains chirurgiens, qu'il sait opérer sans faire crier le patient; la phrase virulente est dite, bien dite, puis remplacée par une autre avec une transaction habile et rapide à ce point que les protestations n'ont pas le temps de se produire. L'orateur est aussi loin de la vulgarité que de la solennité pompeuse; ajoutons qu'il ne nous a jamais paru dominer comme Berryer, par exemple; mais — et ce n'est pas un petit éloge — il ne cherche pas l'effet qu'il ne sait pas produire; c'est toujours une conjecture, bien entendu! Du reste, ce qui était l'éloquence de l'avocat ne sera peut-être plus l'éloquence du chef du parquet.

Vous le savez mieux que personne, vous, mes lecteurs du *Monde illustré* depuis six ans, que je sais reconnaître mes erreurs; aussi pouvez-vous compter que j'attends avec impatience la première grande cause dans laquelle M. le procureur général aura à



Bataille de Sedan. — Le 3^e zouave, refusant de capituler, se fraye un passage à travers les masses ennemies.



PARIS. — Les spahis (goums arabes) quittant la capitale pour contribuer à sa défense en dehors de l'enceinte.

donné
pour
en m
si j'ai
Voy
procès
peuve
d'être
La
servan
togéna
vant l
bunal
la pr
nemen
ancier
royale
beuf,
quatre
tobre
charge
volont
était c
nées à
gagné
maître

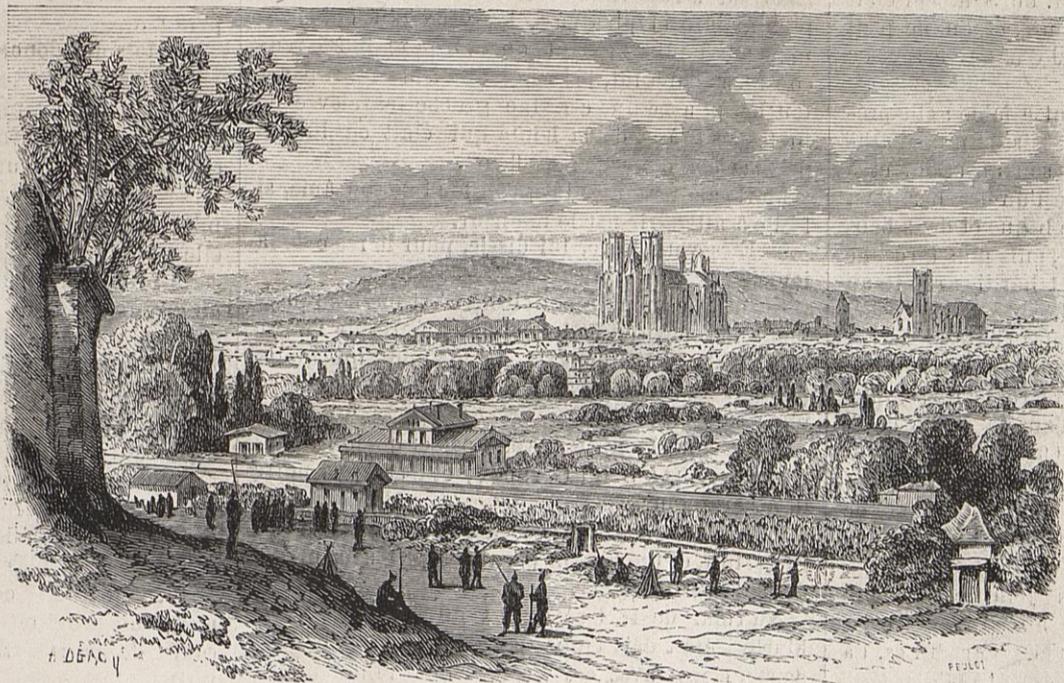


La ville de Metz avant l'investissement.

donner ses conclusions, pour me dire à moi-même en même temps qu'à vous, si j'ai été bon juge.

Voyons maintenant les procès qui, dans ce temps, peuvent valoir la peine d'être racontés :

La femme Rouzier, la servante d'un vieillard octogénaire, a comparu devant la 6^e chambre du tribunal correctionnel, sous la prévention de détournement de succession : Un ancien officier de la garde royale, M. Robert de Sambreuf, mourait à l'âge de quatre-vingt ans, le 30 octobre 1869 ; sa femme de charge, que l'on appelait volontiers *madame Rouzier*, était depuis plusieurs années à son service, et avait gagné la confiance de son maître par les bons soins

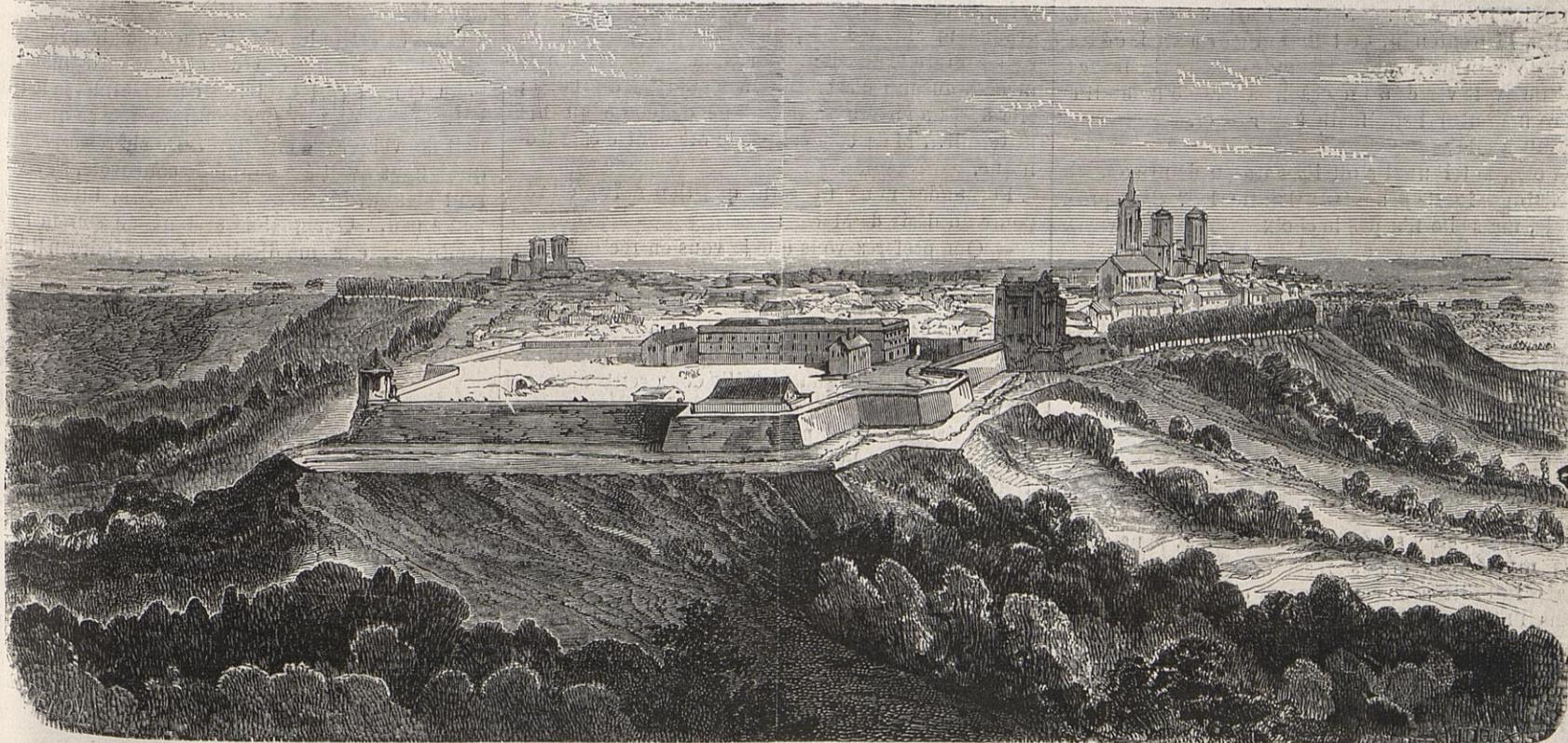


La ville de Toul.

qu'elle lui prodiguait. Le vieillard mort, elle produit un testament qui contient divers legs au profit des parents qui se présentent ; et, pour elle?... Rien, absolument rien !

Comment voir là une M^{me} Évrard ? Aussi les héritiers, par un sentiment de reconnaissance, ou d'admiration, résolurent-ils de lui donner 10,000 fr. Il fallait bien reconnaître le désintéressement de celle dont déjà peut-être on avait pu suspecter les intentions ! Elle allait, ma foi, accepter la récompense due à sa probité exemplaire, lorsqu'on s'aperçut qu'une notable part de la succession avait disparu.

Depuis le *Vieux célibataire*, de Colin d'Harleville, jusqu'au *Testament de César*



La forteresse de Laon avant l'explosion.

Girodot et aux Héritiers de M. Plumet, quelle mine inépuisable de comédies et de drames dans les successions! Jamais le tableau ne sera complet, j'en ai peur.

Plainte est déposée au parquet de la Seine. Une première perquisition chez les époux Pinard, concierges de la maison de la rue Saint-Paul, 9, amena la remise par eux d'une somme de 4,000 fr. qui leur avait été confiée par la femme Rouzier. Quelques jours après, on trouvait dans une malle appartenant à la prévenue et laissée chez les époux Pinard, une somme de 87,000 fr. en or et en billets de banque; 44,810 fr. étaient aussi saisis au nouveau domicile de la femme Rouzier.

De plus, on trouve une reconnaissance de 6,000 fr. signée d'un sieur Mollet, et faussement datée du 1^{er} octobre 1869. L'ensemble des sommes saisies représente un total de 108,810 fr. Elle se trouvait aussi en possession de bijoux et de pièces d'argenterie qu'on pensa venir de la succession de M. de Sambeuf. D'abord elle nia s'être approprié ces sommes et ces bijoux, et déclara que tout ce qu'on avait trouvé en sa possession lui avait été donné par son ancien maître pour la récompenser de ses longs services; elle prétendit, en outre, qu'il voulait ainsi assurer le sort d'un enfant que l'inculpée avait mis au monde en mai 1869. Voilà de la comédie!

Mais bien des faits donnaient tort à ces allégations; le caractère de M. de Sambeuf ne paraît pas pouvoir admettre cette fable. M. de Sambeuf était très avare, il thésaurisait toujours, et on ne peut croire qu'il se soit ainsi dessaisi d'une telle somme au profit de sa servante.

Les soupçons persistaient; autre fable: elle prétendit que M. de Sambeuf avait laissé un fils naturel sur qui il avait porté toute son affection, et à l'appui de son dire, elle remit à l'un des héritiers, de la part de ce fils naturel, une bague et deux boutons de manchettes en diamants, puis plus tard une somme de 10,000 francs, que cet héritier remit au notaire chargé de la liquidation.

Mais ces dons devaient tourner contre elle, car quand on regarda les sommes qu'elle avait données, on vit qu'elles étaient disposées en rouleaux semblables à ceux qui ont été saisis dans la malle de la femme Rouzier, renfermant 87,000 francs.

Les témoins à charge et à décharge sont entendus; les détails qu'ils donnent sur le caractère de M. de Sambeuf empêchent d'admettre l'histoire inventée par la femme Rouzier.

Mais voici l'audience, le grand jour, le jour décisif, et il faut enfin se décider à choisir entre les trois explications différentes qu'elle a produites. La femme Rouzier s'en tient décidément à la dernière. Il y a un fils naturel dont elle veut conserver la fortune.

Les héritiers de M. de Sambeuf se portaient parties civiles, bien entendu. Le tribunal leur a attribué les cent deux mille francs saisis et les dix mille francs qu'elle avait versés à un des héritiers de la famille de ce fils naturel si difficile à retrouver.

Mais à elle?

A elle, le tribunal a attribué un an de prison.

N'aimerait-elle pas mieux l'autre lot? C'est probable, mais elle n'a pas le choix.

PETIT-JEAN.

LA PETITE MARIE

NOUVELLE

(Suite)

XII

Il semble, en y songeant, que le côté, je ne dirai pas mystérieux, mais réservé, mais incomplet, mais interdit aux confidences, qui a été signalé dans l'histoire de Marie, devait quelquefois jeter son ombre sur nos gaietés.

Il avait fallu laisser entendre à l'enfant (et cette négociation avait été conduite par la marquise avec un tact admirable) qu'elle n'était pas dans la position de tout le monde; que, socialement, elle était omme entachée d'infériorité par le reniement de

ses grands-parents... L'enfant s'était laissé dire, en ouvrant de grands yeux qu'elle avait reformés l'histoire achevée, et murmurant :

— Est-ce bien fini? Que je puisse ensevelir dans un éternel oubli ces choses d'humiliation et de terreur!

Puis elle avait souri, et s'était cachée dans mes bras ouverts comme dans son inviolable refuge jusqu'à la mort.

Quelque temps après la visite de Despaul, nous résolûmes, étant libres ce jour-là de tout travail ou invitation, d'aller à Saint-Germain. Nous nous rendîmes à pied de la rue d'Aumale à la gare Saint-Lazare. En entrant dans la cour principale, d'un pas assez rapide, car l'heure nous pressait, je me heurtai contre un grand garçon pauvrement habillé, en conversation avec une petite bouquetière qui de l'air le plus suppliant lui tendait un paquet de violettes. D'abord, il l'avait congédiée avec humeur; puis se ravissant, il fouillait dans ses poches, opération qui prit du temps; finalement, il en tira une mince pièce blanche, et disparut avec ses fleurs dans la direction des salles d'attente.

Nous pénétrâmes à notre tour, Marie et moi, dans la salle des guichets. L'inconnu s'y promenait de long en large, d'un air assez désolé; bientôt il se retourna de mon côté, et nous nous reconnûmes. C'était Fernandès! Despaul manquait à cette petite scène. Le poète me salua discrètement. Me voyant en compagnie d'une dame, il se serait fait scrupule de venir à moi. Il avait la figure plus maigre et plus pâle, les yeux plus enfoncés, mais aussi plus brillants qu'à notre première rencontre. J'allai à lui, je le présentai à Marie; il parut touché, et avec une certaine gaucherie, relevée de toutes les grâces de la bonté qui était en lui, il pria *ma lame* d'accepter ses fleurs.

Marie était remuée jusqu'au fond de son âme, si facile à attendrir par le malheur.

— Etes-vous libre, lui dis-je, pour le reste de la journée?

— Oui... et non, répondit-il. C'est malheureusement ma devise. J'ai quelques affaires de l'autre côté de l'eau. J'attends ici, depuis midi, quelqu'un qui doit me rapporter aujourd'hui de Ville-d'Avray une réponse....

Faites-nous l'amitié de venir passer quelques heures avec nous à Saint-Germain, et d'accepter notre dîner au retour.

Fernandès rougit, s'excusa sur la crainte d'être importun, et finalement parut accepter avec plaisir de nous accompagner.

Au cœur de la forêt, nous mîmes pied à terre. Marie s'était déjà familiarisée, par la grande bonté de son cœur, avec cet étranger dont l'infortune la touchait. Elle le questionna bravement sur ce fameux drame, où tout l'être moral du poète s'était réfugié comme dans une idée fixe. C'était une grande machine historique tout enfiévrée de la plus sombre exaltation. Marie ne prêta pas seulement beaucoup d'attention à l'analyse du sujet; elle adressa encore au poète une demande qui me fit frémir... Mais ce n'est pas le moment d'être ironique.

Fernandès nous fit cette question naïve, en réponse au désir de Marie :

— Que préférez-vous que je vous en récite?

Cet homme avait le regard résolu des mémoires mécaniques, imperturbables. Si on lui eût dit : « commencez au commencement, et arrêtez-vous à la première fatigue... » Je gage qu'il n'eût pas bronché sur un seul des quatre mille deux cents alexandrins.

L'expérience n'est pas de celles qui se tentent. Nous assurâmes le poète que nous nous en rapportions strictement à lui. Il nous dit une ou deux tirades *vengereuses*; je ne trouve pas un autre mot pour caractériser cette poésie.

En rentrant à Paris, nous emmenâmes Fernandès avec nous chez un restaurateur de la place de la Madeleine. Pendant tout le dîner, il fut presque gai, malgré la sauvage timidité, et la pudeur de pauvre, qui nous le rendirent cher en moins d'une heure. Il but et mangea volontiers, et finit par promettre à Marie, qui insistait, de venir dîner de temps en temps chez nous.

Puis, vers dix heures, nous nous séparâmes, et il

nous étreignit les mains avec une vivacité extraordinaire.

Marie fut poursuivie toute la soirée et le lendemain par cette image singulière, et elle me répétait souvent : « Tu ne saurais croire à quel point ce pauvre garçon m'intéresse... Au fait, pourquoi les directeurs ne jouent-ils pas sa pièce? »

Despaul vint nous voir à quelques jours de là :

— Or ça, nous dit-il, qu'avez-vous fait à Fernandès? il ne parle que de vous... il en oublie son drame. N'importe, je vous remercie, car il est malheureux... et bien que le présent soit loin d'être brillant pour lui, je crains pis encore.

Despaul ne s'ouvrit pas davantage ce soir-là. Nous parlâmes de la pièce de Musset : *On ne badine pas avec l'amour*, qu'on devait donner le lendemain au Théâtre-Français, et qu'il nous engagea fort à ne pas manquer. C'était du reste notre intention.

Le second acte venait de finir au bruit des applaudissements de toute la salle, et Marie avait témoigné le désir de faire un tour au foyer, lorsque nous fûmes refoulés sur le seuil de notre loge par un encombrement, des cris, une lutte, fort inusités dans ces paisibles et cérémonieux parages. Au milieu d'un groupe d'hommes, parmi lesquels je reconnus Despaul, se débattait un être en fureur, qui lançait tour à tour à ceux qui prétendaient le maintenir, des coups de pied, des malédictions, et des fragments de vers.

— Hé bien! me dit Despaul, ce que je craignais est arrivé!... Un transport au cerveau.... Il est perdu....

— Mais qui donc, mon ami?

— Parbleu! Fernandès!.. Fais rentrer ta femme!

Il n'était que temps. Le poète nous ayant aperçus, fit un ho! prodigieux vers nous. Marie, au comble de la stupeur et de la pitié, tomba presque à la renverse sur un des sièges de la loge. Après m'être assuré qu'il n'y avait rien à craindre pour elle — tout cela ne prit pas plus de vingt secondes — je fermai la porte de la loge, et j'allai me mêler au groupe grossi de cinquante curieux dont la vue acheva d'exaspérer le malheureux fou.

Un commissaire de police qui passait par là s'enquit du nom du personnage.

Quelqu'un le connaissait-il?

Despaul et moi, nous nous présentâmes.

Despaul proposa généreusement que l'infortuné fût conduit chez lui, où il le veillerait en compagnie de médecins de ses amis.

Mais les terribles accès de violence de Fernandès ayant nécessité le concours de plusieurs agents, le poète fut provisoirement conduit au poste des secours de la rue Richelieu, où il expira dans la nuit.

Parmi les papiers trouvés sur lui, il y avait une pièce de vers d'une écriture toute fraîche, et dédiée à Marie.

Cette catastrophe n'était que l'éclair précurseur du coup de foudre qui devait anéantir mon bonheur. Quand j'allai rejoindre ma femme, je la trouvai muette, étourdie, assommée par ce qu'elle venait de voir et d'entendre. De chères espérances, qu'il nous avait été donné de concevoir, s'évanouirent bientôt. Marie ne se releva pas. Elle s'éteignit peu à peu... Quelquefois sortant de son marasme taciturne, elle me disait : Pauvre garçon! Et sa pièce?

Je suis à Venise, pour ne penser qu'à cela.

LOUIS DÉPRET.

FIN



Fermeture. — Coup d'œil rétrospectif. — Les pièces patriotiques d'autrefois : *L'Apothéose de Beaufort*, *le Siège de Lille*, *les Volontaires villageois*, *le Général Desmouliéres à Bruxelles*, *le Siège de Thionville*, *la Coalition des rois*, *le Cri de la patrie*, etc., etc.

La fermeture générale des théâtres de Paris, telle qu'on la voit accomplie à l'heure qu'il est, n'est pas

sans précédent. Sous la première Révolution, au mois de septembre 1792, tous les spectacles fermèrent d'un commun accord. Comme aujourd'hui, l'ennemi harcelait nos portes; le danger était trop pressant pour laisser quelque place au plaisir. Pourtant ce relâche fut de courte durée : trois semaines pour les uns, un mois pour les autres. On comprit que le théâtre était un moyen d'agir sur les esprits, un agent d'enthousiasme dont il ne fallait pas se priver. De là, toute une série de pièces patriotiques, tout un répertoire que l'on devait plus tard confondre injustement sous le titre de *Théâtre rouge*.

Il n'y a rien de rouge dans l'*Apothéose de Beurepaire*, drame en un acte et en vers, composé pour célébrer la noble action du commandant de Verdun, et représenté sur le Théâtre-Français. On y trouve, au contraire, un ensemble de préceptes fort modérés, et particulièrement une définition ingénieuse de l'égalité, qui mérite d'être reproduite ici. Trois hommes du peuple trinquent dans un cabaret de la place du Panthéon, à l'enseigne du *Grand Beurepaire*. Ils viennent d'assister à la pompe funèbre, et ils sont mécontents d'y avoir vu tant de « faquins musqués. » Un jeune canonier essaye de leur faire comprendre que l'égalité réside dans les cœurs plutôt que dans les habits. Guillaume n'est pas convaincu; il dit :

Mais pour quoi l'un est-il plus fortuné que l'autre ?
Le bien de l'opulent devrait être le nôtre.

A cette objection, le canonier répond par le jeu de scène suivant : il remplit trois verres, en s'écriant : « Buvez ! » Guillaume et Nicolas avalent le leur d'un seul trait. Le canonier, lui, ne boit qu'une gorgée :

..... Il ne vous reste rien.
Je me ménage, et vous, vous buvez tout de suite.
Vous voyez par cela l'égalité détruite.
Ce que je possédais m'en appartient-il moins ?

Et voilà, du même coup, la propriété définie ! L'*Apothéose de Beurepaire* était d'un jeune homme nommé Lesur.

Une autre pièce de circonstance, le *Siège de Liège*, fut jouée au théâtre Favart; c'était un opéra-comique en trois actes, paroles de Joigny, musique de l'acteur Trial. Il en reste peu de chose. — *Les Volontaires villageois*, de Lavallée, mirent gaïement nos premiers succès en couplets sur l'air de la *Carmagnole* :

Le roi de Prusse avait promis
Qu'il viendrait souper à Paris;
Mais, pour se rendre à notre avis,
Il s'en retourne en son pays.
J'en avons fait prier
Par notre canonier.....
Dansons la carmagnole;
Vive le son
Du canon !

Brunswick en faisant ses écrits,
Disait : Les Français seront pris.
Nous, en républicains polis,
Notre réponse eut bien son prix.
J'avions pour encrier
L'arme du canonier.....
Dansons la carmagnole;
Vive le son
Du canon !

Ne dirait-on pas ces couplets écrits d'aujourd'hui, ou de demain ? Le refrain de la *Carmagnole* jouissait alors d'une grande vogue, concurremment avec l'*Hymne des Marseillais*, alors dans sa nouveauté, cet hymne que les Parisiens, accoutumés à tout railer, devaient bientôt parodier ainsi :

Allons, enfants de la Courtille,
Le jour de boire est arrivé !
C'est pour nous que le boudin grille.....

M. E. Jauffret, dans ses études sur la littérature dramatique de cette époque, cite, sans indication de théâtre ni d'auteur, *Clémence ou l'Héroïne française*, pièce lyrique, mêlée d'évolutions militaires. A l'approche des troupes étrangères, le commandant sort de la place avec la garnison, et chante :

Braves Français, suivez mes pas !
Marchons ! Il faut punir l'audace
De l'ennemi qui nous menace.
La gloire nous attend au milieu des combats.

Mais si, malgré notre vaillance,
Le ciel s'oppose à nos projets,
Jurons que nos vainqueurs, avant d'entrer en France,
Immoleront le dernier des Français !

Ces sentiments sont redevenus aujourd'hui plus actuels que jamais.

Les auteurs suivaient pas à pas les événements de la guerre. C'est ainsi que la fameuse et fougueuse Olympe de Gouges imposa, pour ainsi dire, au théâtre de la République, un amphigouri de sa façon, intitulé : *Le général Dumouriez à Bruxelles, ou les Vivandiers*. On y voyait les demoiselles Fernig et le jeune Egalité. Cette pièce est demeurée célèbre par l'apostrophe que l'auteur adressa du haut d'une loge au parterre : « Citoyens ! vous demandez l'auteur; le voici, c'est moi, c'est Olympe de Gouges ! Si vous n'avez pas trouvé la pièce bonne, c'est que les acteurs l'ont horriblement jouée ! »

Le *Siège de Thionville*, en deux actes, obtint un meilleur sort à l'Académie de musique. En voici l'analyse, d'après M. Jauffret : « Merlin, citoyen de Thionville, craint d'être trahi; le maire et le commandant Wimpfen voudraient éloigner ces soupçons, quoiqu'ils ne soient pas eux-mêmes, le dernier surtout, sans inquiétudes à cet égard. Wimpfen attribue à la trahison l'inaction de Luckner. La ville est complètement investie; elle ne reçoit ni secours ni nouvelles. Trois messagers ont été envoyés; mais, ainsi que la colombe de l'arche, ils ne reviennent pas. Grande rumeur cependant ! Les voici, ce sont eux; ils sont porteurs des décrets de l'Assemblée :

Nous n'avons plus de rois, la France est République;
Le sceptre est brisé pour jamais ! »

Que de rapprochements ! — Citons encore, à l'Opéra-Comique, la *Coalition des rois contre la France et le Cri de la patrie*, en trois actes, musique de Lambertini. — Une chanson, tout à fait de mise à présent, est la chanson que chantaient alors Radet et Desfontaines, dans leur vaudeville : *Au retour !*

Un père avait dix-sept enfants,
Braves, dispos et bien portants;
V'là qu'un matin tout l'monde s'écrie :
L'ennemi menace la patrie !
Y a des moments
Où l'on n' peut avoir trop d'enfants !
Cet' chanson, qu' est un' vérité,
Nous offre une grande moralité :
C'est que not' mère, c'est la patrie,
Et qu' pour sauver c'te mère chérie,
Y a des moments
Où faut qu' les pères suivent les enfants !

Je ne veux pas prolonger la nomenclature des pièces inspirées par la défense du sol. Nous aurons, nous aussi, nos compositions patriotiques, et elles ne seront pas certainement au-dessous de celles de la première Révolution. En attendant, bornons-nous à faire des vœux pour la réouverture des théâtres de Paris. Il n'entre rien de frivole dans ce désir. Les gens qui vivent du théâtre et par le théâtre, acteurs, auteurs, employés, machinistes, costumiers, peintres, musiciens, copistes, hommes, femmes, enfants, sont nombreux, très-nombreux, et aussi intéressants que d'autres. Leurs moyens d'existence leur sont enlevés; espérons que les événements se chargeront prochainement de les leur rendre. — Se figure-t-on Paris sans théâtres ?

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

L'OPÉRA SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE.

Nous ne ferons pas de longs discours pour exprimer le chagrin que nous ressentons de ce qui se passe. Par contre, nous écouterions aussi longtemps qu'il voudrait parler celui qui entreprendrait de démontrer que Paris a mérité l'affront qui lui est fait. Ce serait une curieuse conférence !... Paris qui a défilé Beethoven, Weber, Mozart; Paris hospitalier à toutes les gloires ! Paris être assiégé par une armée allemande !

Quand on fera l'histoire musicale de ce siècle, il faudra se précautionner de bonnes preuves pour

écrire ce chapitre. Encore voudra-t-on croire, au vingtième siècle, que des bombes ont été chargées à Berlin pour incendier le Conservatoire où triomphe Beethoven, et l'Opéra où règne le Prussien Meyerbeer ?

Mais n'achevons point ce noir tableau, et, entre deux gardes montées aux fortifications, reprenons impassiblement nos travaux, comme si nous avions l'espoir de trouver un seul lecteur au milieu de cette confusion des esprits.

Ce ne sera point d'ailleurs nous éloigner tant des choses du jour que de rappeler quelques anecdotes ayant trait à la musique sous la première République.

— La révolution du 10 août 1792 s'était annoncée d'une façon assez inattendue dans la chapelle des Tuileries. Le dimanche précédent, les chœurs chantant vêpres devant Louis XVI, et toute la cour avaient souligné d'une manière significative le verset du *Magnificat* : *Deposuit potentes de sede, et exultavit humiles...* Les courtisans qui savaient assez de latin pour comprendre l'épigramme rispostèrent par un *Domine savum fac rejen* dit à pleins poumons, et ce duel à coups de gosier jeta un grand trouble parmi l'assistance.

— Le gouvernement actuel rappelait dernièrement au public que les affiches sur papier blanc étaient réservées aux actes de l'autorité. Ce règlement émane de la première Assemblée nationale, et il prescrivait qu'à partir du 15 janvier 1792 les affiches de théâtres et autres seraient imprimées sur papier de couleur.

— Cette même année 1792, si fertile en événements d'importance diverse, les sieurs Francœur et Cellérier étaient mis en possession du terrain des écuries des Tuileries « pour y construire une nouvelle salle d'opéra et d'autres bâtiments de spéculation. » Mais il ne fut pas donné suite à ce projet, et l'Opéra, qui donnait alors ses représentations au théâtre de la Porte-Saint-Martin, se transporta rue de la Loi, ci-devant de Richelieu, dans la salle construite par M^{lle} Montansier. Cette salle, chef-d'œuvre de l'architecte Victor Louis, occupait l'emplacement du square Louvois. Après l'assassinat du duc de Berry elle a été démolie, ou plutôt démontée, puis reconstruite rue Le Peletier, où nous la voyons aujourd'hui.

— La première République, moins tolérante que ne l'a été la seconde et que ne le sera certainement la troisième, avait interdit la représentation de la plupart des opéras d'alors, « comme présentant des rois, des reines et autres personnages propres à blesser les oreilles et les yeux des républicains qui fréquentent maintenant les spectacles. Il est temps, en effet, ajoutait le décret, d'oublier ces vieilles chimères de nos pères, et de ne plus offrir sur nos théâtres que des modèles d'un patriotisme ardent et d'un amour brûlant pour la patrie, la liberté et l'égalité. » — Il n'est, certes, pas à craindre que notre libéral gouvernement s'avise d'un décret aussi mesquin, sans quoi nous serions privés de *Robert-le-Diable* (à cause de la princesse de Sicile); de *Huguenots* (à cause de la reine de Navarre); de *Guillaume Tell* (à cause du bailli Gessler); de *la Favorite* (à cause du roi Alphonse), et en général de tous les opéras du répertoire.

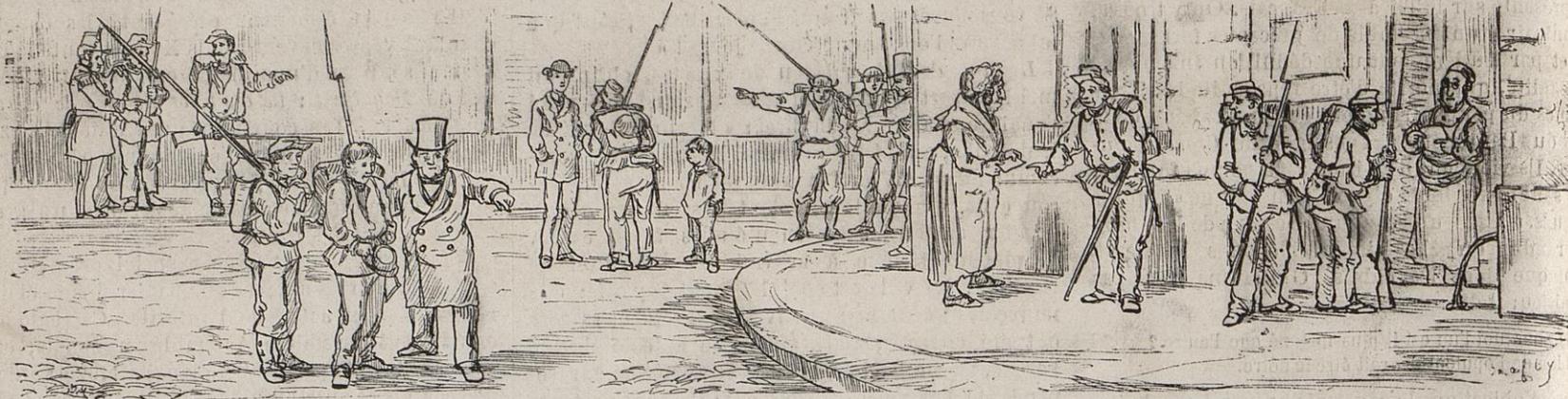
— On jouait en 1793 un opéra de Jadin, intitulé *le Siège de Thionville* (et qui, soit dit en passant, pourrait être repris aujourd'hui avec beaucoup d'à-propos). Cet opéra, paraît-il, était fort du goût de l'autorité, qui, le 19 juin, « arrêta que *le Siège de Thionville* sera représenté gratis et uniquement pour l'amusement du peuple. » — Mais, le 7 juillet suivant (nous apprend Castil Blaze), on ne put pas exécuter *le Siège de Thionville*, dont l'affiche annonçait la représentation. Les gendarmes qui figuraient en costume, avec armes et bagages, dans cette pièce, étaient partis le matin pour aller tirer à balles sur de vrais Autrichiens.

.....
A bientôt, nous l'espérons, la continuation de ces notes, à moins que le bruit du canon... (car à l'heure où nous terminons cet article, les Prussiens sont sous les murs de Paris).

ALBERT DE LASALLE.



Les mobiles de Bretagne.



Les billets de logement.



Les quais de Paris. — (Dessins de Crafty.)

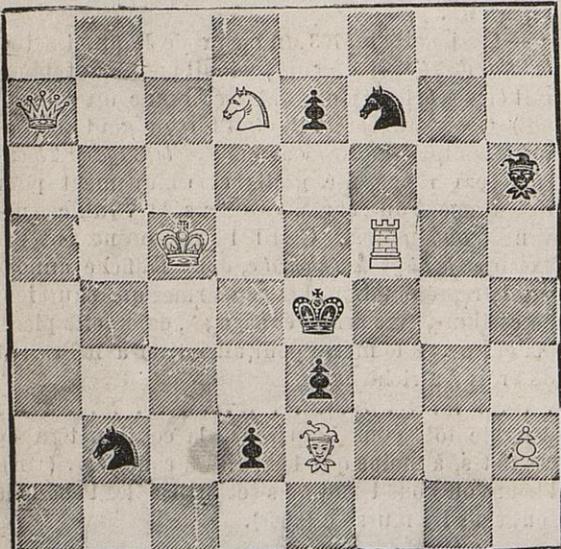
CHRONIQUE ÉLÉGANTE

La machine à coudre Wilcox et Gibbs est une véritable machine enchantée, comme celles dont parlent les contes et les fabliaux.

Sous son aiguille merveilleuse, le travail s'accomplit comme par miracle; il faut voir fonctionner son rouage pour se faire une idée de sa rapidité magique.

PROBLÈME N° 348

COMPOSÉ PAR M. SAMUEL G.



Les blancs ont mat en trois coups.

Ourllet, piqure, soutache, point de chaînette, broderie, il n'est pas d'ouvrage que cette machine n'achève dans la perfection et en un clin d'œil.

La grande dame lui fait composer ces jolis riens de la coquetterie que les magasins livrent au poids de l'or.

La machine à coudre Gibbs et Wilcox (boulevard Sébastopol, à l'angle de la rue Grenéta) est la providence des personnes aux ressources restreintes.

C'est à la Corbeille de fleurs la fête permanente des parfums. Le muguet, le réséda, la rose, l'ylang-ylang y répandent perpétuellement leurs exquis émanations. La violette de Parme, en particulier, n'a pas de secret pour MM. Pinaud et Meyer. Elle s'introduit dans leur cosmétique comme ces excellentes petites fées des contes de Perrault qui faisaient leur métier d'embellir les princesses.

Leur crème-neige rend à la peau ses tons lisses et sa fraîcheur; le cold-cream fraise et violette, la parfume, la nourrit, la tonifie, en faisant disparaître toutes les aspérités du tissu dermal; la poudre de riz aux violettes de Parme communique à l'épiderme sa blancheur et le fait briller d'un nouvel éclat; la pâte callidermique conserve la fraîcheur et la beauté du teint.

La cosmétique de la Corbeille fleurie (boulevard Italien) a trouvé pour la beauté le printemps perpétuel.

Comtesse A. DE BORETTY.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 50 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On ne flaire pas un tableau, disait Rembrandt, car l'odeur de l'huile n'est pas saine.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE